

LUXE ET INDIGENCE,

OU

LE MÉNAGE PARISIEN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. D'ÉPAGNY ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS
DU ROI, SUR LE SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS,
LE 17 JANVIER 1824.



A BRUXELLES,

CHEZ J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et chez les principaux libraires du royaume.

—
1827.

PERSONNAGES.

	ACTEURS DE PARIS. MM.	ACTEURS DE BRUXELLE. MM.
ALBERT DE CLÉNARD, dit de Grand-Clos, 40 ans.	PERRIER.	CHARLES.
CONSTANCE, son épouse, 35 ans	LEGRAND.	CHARLES.
JULIE, leur fille, 15 ans.	ANAÏS.	LEMOIGNE.
FRÉMON, oncle d'Albert 60 ans.	CHAZEL.	DUVAL.
CLAIRVILLE, homme d'une grande simplicité de mœurs, mais distingué par ses talents et sa considération, 50 ans.	LAFARGUE.	FOLLEVILLE.
AUGUSTE, son fils, 24 ans.	ALPHONSE.	LEMOIGNE.
ALPHONSINE, femme de cham- bre de Constance, 25 ans.	DELATRE.	LEBRUN.
ARTHUR, laquais de louage 30 ans.	SAMSON.	BERTHAUD.
CASALDI, parasite, chevalier d'industrie, 40 ans.	PROVOST.	BOSSELET.
FRANGIN, riche brocanteur, propriétaire de la maison où se passe l'action, 50 ans.	MÉNÉTRIER.	BAUDOT.

Le théâtre représente un petit salon élégamment meublé. Trois portes au fond : celle du milieu laisse voir une pièce qui est censée conduire dans l'intérieur de la maison.

Des deux portes latérales du fond, l'une est celle de la chambre d'Albert et de Constance, et l'autre celle de Julie. A droite, au second plan, l'entrée. — A gauche, en regard, une porte semblable.

(Les accessoires nécessaires sont indiqués suffisamment par les détails de la pièce.)

LUXE ET INDIGENCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, *débout et se promenant*; CONSTANCE,
assise près d'une table, un mémoire à la main.

ALBERT.

Rien d'utile jamais!... vous prenez avant tout
Mille frivolités qui flattent votre goût.

CONSTANCE.

Moi des frivolités! moi, monsieur!

ALBERT.

Oui, madame.

CONSTANCE.

(Avec dédain et présentant le mémoire.)

De vous enfin, monsieur, voyez ce qu'on réclame,
Et s'il fallait d'abord jeter des crissi grands
Pour vos quinze à dix-sept misérables cents francs!
Les ai-je dépensés en bagatelles vaines?

ALBERT.

Cachemire échangé!... Nouvelles porcelaines!
Modiste!...

CONSTANCE.

Voilà tout...

ALBERT.

C'est bien assez, je crois !
Et nous serons gêmés tout le reste du mois.

CONSTANCE.

(D'un ton alarmé, mais feignant de rire.)
Vous plaisantez, monsieur !

ALBERT.

J'en ai fort peu d'envie.
Comment soutiendrons-nous un pareil train de vie ?

CONSTANCE.

Il nous viendra des fonds !... vous avez un procès,
Nous devons le gagner...

ALBERT.

(Il s'échauffe insensiblement.)

Est-on sûr du succès ?

Et si nous le perdons ? devez-vous, sans prudence,
Sur un fonds si douteux, baser votre dépense ?..
Je n'ai plus de crédit. Vous le savez fort bien :
Sur mes appointemens je n'ai presque plus rien,
Puisqu'ils sont délégués pour une dette urgente.
Réduits pour cette année à mille écus de rente,
D'aisance pour trois mois, vous privez la maison...
Mais vous serez parée et vous tiendrez salon !

CONSTANCE.

(Pleurant.) (dre!

Vous vous fâchez, Albert ? Ah ! que je suis à plain-

ALBERT.

(Allant à sa femme et d'un ton plus doux.)

Là ! des pleurs à présent. Si vous vouliez restreindre,
Pour six mois seulement, vos prodigalités,
Nous pourrions à la fin cesser d'être endettés.
Quel charme trouvez-vous à demeurer en scène ?

A jouer l'opulence en vivant dans la gêne ;
A ne jouir de rien, avec l'air du bonheur ?
Car enfin, pour briller d'une vaine splendeur,
Nous nous privons de tout ! et mon peu de fortune
Se fond entre vos mains sans jouissance aucune !

(Il lui prend la main.)

Réfléchissez de grâce... Il est temps d'y songer.
Ma chère, mon dessein n'est pas de t'affliger,
Mais ta fille a seize ans !... Cette pauvre Julie
N'a presque aucune dot...

CONSTANCE.

Elle est assez jolie
Pour s'en passer ! D'ailleurs le vieil oncle Frémon
Lui laissera son bien...

ALBERT.

Hélas ! j'ai peur que non.
Nous avons négligé cet oncle respectable.

CONSTANCE.

Cet oncle est un avaro, un homme insupportable,
Avec qui nous n'avons que trop long-temps vécu ;
Ne sachant que gronder, mettre écu sur écu ;
Impoli !... n'employant jamais mon nom de terre
En me parlant ! notez qu'il voit que je préfère
Le surnom de Grand-Clos ; mais le méchant vieil-
M'assassine toujours de ton nom de Clénard ! (lard
Et Clénard, tu le sais, n'est pas un nom qui brille !

ALBERT.

(le !

C'est vrai ; mais, après tout, c'est mon nom de famil-

CONSTANCE.

Laissons cela... Tu veux réformer ta maison ?

ALBERT.

Oui.

CONSTANCE.

Tu ne le peux pas.

ALBERT.

(*Quittant la main de sa femme.*)
Dites-m'en la raison ?

CONSTANCE.

Parce que vous avez une place honorable.

ALBERT.

Mais...

CONSTANCE.

Qu'on vous croit encore un bien considérable !

ALBERT.

A vivre pour autrui sommes-nous condamnés ?

CONSTANCE.

Voulez-vous laisser voir que nous sommes gênés ?

ALBERT.

(*Vivement.*)

Non !

CONSTANCE.

Comme tout le monde il faut donc que j'agisse
(*Avec douceur en se rapprochant.*)

Tu ne peux pas vouloir que ta femme rougisse
De sa mise trop simple, et paraisse au-dessous
De telle ou telle, enfin, dont tu vois les époux ;
A mes dépens, veux-tu que je leur donne à rire ?

(*Avec dépit.*)

Depuis neuf mois j'avais le même cachemire !
Quand madame Belval et madame Gerson
En ont changé trois fois dans la même saison !
Je n'ai pu supporter une honte si grande.
Il a donc bien fallu, ... car la mode commande !
Hélas ! je suis bien loin de la suivre pourtant !
Hier encore, ah ! bon Dieu c'est un affront sanglant !
C'est de ton honneur seul que tu me vois jalouse,
Hier, je fus éclipsée, ... et par qui ? par l'épouse

De ton subordonné, de ton sous-chef enfin...
Madame Saint-Edmond a d'hier un écrin!
Quel bonheur!.. son mari n'a pourtant que sa place!

ALBERT.

Alors comment font-ils

CONSTANCE.

Comme il faut que l'on fasse!

ALBERT.

Ils ont quelque secret que je n'ai pas comme eux :
Ce luxe est à la fois risible et scandaleux !

CONSTANCE.

Scandaleux!.. c'est le mot ! avec cette tournure,
Des diamans, bon dieux ! quand j'en'ai pour parure
Que des perles, monsieur !.. C'est une honte aussi !

ALBERT.

(*En colère.*)

C'est cela !.. plaignez-vous !.. allons , nous y voici !
Peut-être, pour flatter l'orgueil qui vous dévore,
Ce sont des diamans qu'il vous faudrait encore !

CONSTANCE.

Et ! tout le monde en a !

ALBERT.

Trêve à ces vains discours !

ALPHONSINE.

(*Annonçant.*)

Monsieur Casaldi.

CONSTANCE.

(*A part.*)

Bon... l'on vient à mon secours !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CASALDI.

CONSTANCE.

(*A Casaldi.*)

Soyez le bien venu...

CASALDI.

(*Baisant la main de Constance.*)

Recevez mon hommage.

Bonjour, mon cher ami... Mais quel triste nuage
Semble régner ici ?

CONSTANCE.

Quand vous êtes entré
J'essuyais une scène, et j'ai le cœur navré.
On n'a jamais plus loin poussé la tyrannie.
Vous ne concevrez pas une telle manie !
Monsieur veut désormais vivre en petit bourgeois,
Prendre un logis mesquin !...

ALBERT.

Oh ! morbleu !.. je le vois,
En présence d'un tiers, madame sans scrupule
Veut bien à son mari prêter un ridicule ;

(*A Casaldi.*)

Mais... Vous avez assez fréquenté ma maison
Pour savoir si je suis un homme sans raison ;
Jugez-nous...

CONSTANCE.

Oui, monsieur, je vous prends pour arbitre.

CASALDI.

Et moi, d'après le droit que me donne ce titre,
Je prononce ! et l'arrêt est en dernier ressort.
Madame a raison.

CONSTANCE.

Là !

CASALDI.

Mais Albert n'a pas tort.

CONSTANCE.

Comment ?

ALBERT.

Expliquez-vous ?

CASALDI.

Voici ce que je pense :
Mon ami de Grand-Clos veut borner sa dépense ;
Il fait bien. Pourquoi donc se gêner follement ?

CONSTANCE.

Mais, Monsieur Casaldi...

CASALDI.

Permettez ! un moment :
Je dis qu'on doit savoir en secret se restreindre,
A cent privations, qui plus est, se contraindre ;
Qu'on peut tout réformer sans être compromis ;
Oui, tout, hors la toilette et les diners d'amis.

CONSTANCE.

A la bonne heure !

ALBERT.

Et non ! La parure et la table ;
Voilà précisément...

CASALDI.

Soyez donc raisonnable :
Le décorum !...

ALBERT.

Ah, bah !

CASALDI.

Le nom que vous portez !
ALBERT. (santez :
Quoi ! mon nom de Grand-Clos ? allons, vous plai-

Un nom de ferme joint à celui que je signe !

CONSTANCE.

(*Avec embarras.*)

Il veut rire !

CASALDI.

(*Complaisamment à Constance.*)

Oui.

ALBERT.

Non.

CONSTANCE.

(*Bas à son mari.*)

Ah ! quel propos indigne !

Par pitié !

ALBERT.

(*Repoussant sa main et très-haut.*)

Non, madame !

CASALDI.

(*Après un court silence, en passant au milieu.*)

Et quand cela serait !...

Votre ton !... Et d'ailleurs, on est ce qu'on paraît !

(*Avec une familiarité plus grande.*)

Sans feinte à vous parler l'occasion m'engage ;

A Paris, mes amis, il faut de l'étalage !

D'abord cela procure un crédit précieux,

Les gens de ce pays se prennent par le yeux !...

Je vous l'ai déjà dit en faisant connaissance,

L'an dernier; car dès lors, vous sentant moins d'ai-

Vous vouliez, entraînés par un subit effroi, (sance.

Fermer votre maison!.. vous l'eussiez faitsans moi!

Gardez-vous de déchoir ! un seul pas en arrière,

Pour jamais, à coup sûr, borne votre carrière !

Vous ne vous y traînez ensuite qu'à pas lents.

Un homme de votre âge !.. avec de vrais talens !

Fait pour aller à tout !.. se retirer du monde !
S'enterrer tout vivant !.. Pardon si je vous grande,
C'est le vif intérêt !..

CONSTANCE.

Et bien vous l'entendez ?
Quel ami ! comme il parle !

CASALDI.

Allons , vous vous rendez ?..

ALBERT.

(*Incertain.*) (*nesté...*)
Non... D'ailleurs , pour garder tout cet éclat fu-
Il faudrait emprunter sur le peu qui me reste !.
Et trouverais-je encore ?..

CASALDI.

Eh oui , vous trouverez
En raison du grand train que vous étalerez !

ALBERT.

(*rendre ?*)
Soit.. mais quand on emprunte, il faut qu'on puisse

CASALDI.

On ne tenterait rien, mon cher, à vous entendre;
De ce qu'on voit partout vous paraissez surpris,
On croirait que d'hier vous habitez Paris !

ALBERT.

(*Avec humeur.*) (*A sa femme.*)
Finissons... Écoutez ; si pour vous satisfaire
Je vous laisse épuiser le fond du secrétaire,
Pour ces colifichets, qui vous plairont deux mois,
Me jurez-vous ?

CONSTANCE.

Oh ! oui ! c'est la dernière fois.
Dès demain, ta maison prendrait une autre forme,
Si... nous n'étions forcés d'ajourner la réforme...

ALBERT.

Qu'ir nous y forcerait ?

CONSTANCE.

(*Avec confiance.*)

N'est-ce pas aujourd'hui
Que ton ami Clairville arrive à Paris ?

ALBERT.

Oui.

CONSTANCE.

Il vient de ta province , et loge ici ?

ALBERT.

Sans doute.

CONSTANCE.

Il faut donc à ses yeux briller, quoi qu'il en coûte.
Il peut parler de nous !

ALBERT.

D'accord... Il est des cas...
Où , pour me mettre en frais , je ne balance pas...
D'ailleurs, plus d'une cause à Clairville nous lie ;
Depuis long-temps son fils est épris de Julie :
Nous serions fort heureux qu'il voulût l'épouser.

CONSTANCE.

(*Un peu dédaigneusement.*)
Nous avons beaucoup mieux !

ALBERT.

Que dois-je supposer ?

Beaucoup mieux ?

CONSTANCE.

Beaucoup mieux ! Casaldi me l'assure.
C'est un homme brillant , qui fait une figure ,
Bien autre que Clairville.

ALBERT.

Et qui donc , après tout ?

CONSTANCE.

Ce soir vous nous direz s'il est de votre goût,
Car monsieur nous l'amène. Aussi.. j'avais en tête.
D'avoir quelques amis ,... une petite fête..;
Un petit bal , tout simple...

ALBERT.

Une fête , bon Dieu !

CONSTANCE.

(*D'un ton caressant.*)

Si cela vous déplaît , elle n'aura pas lieu.
Mais , souffrez que je pense à marier ma fille !
En ce moment , je parle en mère de famille ,...
Et non point pour goûter un frivole plaisir.
Je vous en prie , Albert , accueillez mon désir!...
C'est une occasion qui s'offre d'elle-même.
S'il faut quelque dépense , elle n'est pas extrême!

CASALDI.

(*Appuyant.*)

Et c'est pour le bonheur d'une si chère enfant !
(*Frappant sur le bras d'Albert d'un air confidentiel.*)

Nous allons vous conter l'histoire en déjeûnant.

ALBERT.

Voyons !

(*Ils entrent dans la salle à manger.*)

CONSTANCE.

(*A Casaldi et à son mari.*)

Je vais vous suivre.. Écoutez, Alphonsine.

SCÈNE III.

CONSTANCE , ALPHONSINE.

CONSTANCE.

N'avez-vous pas quelqu'un dans la pièce voisine ?

ALPHONSINE.

Oui, madame, un laquais, en habit galonné,
Par monsieur Casaldi tout à l'heure amené.

CONSTANCE.

(*Avec joie.*)

C'est fort bien : ce laquais m'appartiendra, j'espère.
Dans un moment, vers nous, introduis-le, ma chère ;
Je sonnerai deux fois afin de t'avertir,
Quand nous aurons forcé Grand-Closd'y consentir.

(*Elle va rejoindre son mari.*)

ALPHONSINE.

Oui, madame, j'entends...

SCÈNE IV.

ALPHONSINE, ensuite ARTHUR.

ALPHONSINE.

La réforme est plaisante.

Ma foi, vive le luxe ! il séduit, il enchante !
Mieux vaut, quand d'en montrer on n'a pas le moyen,
En feindre, en s'abîmant, que de garder son bien !
Si l'on n'est pas heureux, on se le persuade.

(*En riant.*)

Mais voyons donc un peu mon nouveau camarade.
(*Elle ouvre la porte de l'antichambre, et appelle.*)

(*A part.*)

Monsieur, veuillez entrer... Il est assez bien fait.

SCÈNE V.

ALPHONSINE, ARTHUR.

(*Entrant.*)

Votre humble serviteur.

ALPHONSE.

Votre nom, s'il vous plaît ?

ARTHUR.

Arthur.

ALPHONSINE.

Fort joli nom.

ARTHUR.

Et le vôtre ?

ALPHONSINE.

Alphonsine.

ARTHUR.

Il est très-distingué... Mais vraiment j'imagine...
Que nous nous connaissons... Oui, j'eus déjà l'hon-
De vous voir en province. (neur

ALPHONSINE.

En province ? Ah ! l'horreur !

(Elle l'examine à son tour.)

En province !... Eh ! bon Dieu !.. Mais plus je l'en-
(*A part.*) (visage...
C'est le fils du charron !... le coq de mon village !
C'est Jacques !

ARTHUR.

(Avec malice.)

Pardonnez. Je vois bien que j'ai tort...
Mais c'est qu'en vérité vous ressemblez si fort
A certaine brunette, aimable villageoise...
Que je me sens tout prêt à vous nommer Françoise.

ALPHONSINE.

(Se donnant de grands airs.)

Il se peut que Françoise ait eu son nom changé!..
(Malicieusement.)

J'aime celui d'Arthur que Jacques s'est forgé...

ARTHUR.

Jacques me déplaisait ; c'est un nom si vulgaire !

ALPHONSINE.

(De même.)

Françoise était aussi trop commun pour me plaire!

ARTHUR.

*(S'abandonnant.)**(pris*

Nous nous sommes formés. Tous deux nous avons

Le goût, le ton, enfin le genre de Paris!

Mais laissons tout cela... Puisque nous allons être

Commensaux au logis, faites-le-moi connaître.

ALPHONSINE.

Par votre protecteur, n'êtes vous pas instruit ?

ARTHUR.

Oui, ce sont des bourgeois que le luxe éblouit,

Poussés, par la manie aujourd'hui si commune,

A prendre de grands airs sans avoir de fortune.

La femme a cent travers, fruits de sa vanité;

L'époux a du bon sens, mais point de volonté.

De là vient du logis tout ce luxe futile!

(Souriant d'un air significatif.)

Or, notre Italien, homme.. un peu plus qu'habile!

Pour tirer bon parti de l'orgueil de nos gens,

Me les donne à servir, et ma foi, j'y consens...

J'ai pris, faute de mieux, cette place mesquine,

Heureux d'y rencontrer la charmante Alphonsine!

(Avec impudence.)

Et puis... j'aime les sots, dont la prétention

Est d'aller au delà de leur condition ;

Car, pour enfler son rang, pour singer l'opulence,

Il faut que le valet soit dans la confiance !

On n'est point au service avec de pareils fous ;

Leur orgueil nous les livre, ils dépendent de nous!

ALPHONSINE.

C'est très-bien raisonner, je vois ainsi la chose.

Casaldi sait choisir les sujets qu'il propose !

ARTHUR.

Suis-je au fait !

ALPHONSINE.

Oui , mon cher : nous sommes endettés.
Je crois même à crédit nos meubles achetés.
On attend nos loyers ,.. et nous faisons figure !
Ce soir nous donnons bal, et nous prenons voiture,
C'est-à-dire un remise.. Après quoi, nous verrons!.

ARTHUR.

Allons ! je vois qu'ici nous nous amuserons !

On aura dans Arthur un valet fort utile,

(Confidemment.)

Au-dessus d'un valet... J'ai mon habit de ville ,
Que je porte à ravir lorsque je ne sers pas :
Nous ferons de l'effet si vous prenez mon bras !

(On sonne de l'intérieur.)

Vous verrez mon maintien, mon air et ma tournure;
Et si j'entre chez vous...

(Second coup de sonnette.)

ALPHONSINE.

Ah ! ma foi , j'en suis sûre !

On a sonné deux fois ! vous restez avec nous ;

C'en est fait , et madame a gagné son époux.

Entrez sans balancer...

*(Elle ouvre la porte de la salle à manger pour y
faire passer Arthur. En ce moment, Julie en
sort et vient au salon, elle tient un mouchoir
sur ses yeux.)*

SCÈNE VI.

ALPHONSINE, JULIE.

ALPHONSINE.

Mon Dieu , mademoiselle !

Vous pleurez, qu'avez-vous ?

JULIE.

Une peine mortelle !
 On vient de m'annoncer que l'on attend ce soir
 L'époux qu'on m'a choisi.. Tu conçois mon espoir ?
 Je crois que cet époux est Auguste Clairville,
 Qui vient avec son père ; aussi, d'un air docile
 J'ai dit oui, sans savoir !..

ALPHONSINE.

Et ce n'était pas lui ?

JULIE.

Hélas ! non, par malheur. Conçoit-on qu'aujourd'hui
 Mes parens aient changé leur projet de la veille ?
 Hier ils vantaient Auguste ?

ALPHONSINE.

Ah ! j'explique à merveille
 Ce changement soudain. En voici la raison :
 C'est qu'on a consulté l'ami de la maison ,
 Casaldi..

JULIE.

Justement ! de ma main il dispose ;
 Oui, l'un de ses amis est l'homme qu'il propose :
 Un certain chevalier, Hector de Géricour ,
 Qui , si l'on veut le croire, est fort bien à la cour ;
 Et comme Casaldi va répétant sans cesse
 Que le jeune Clairville a trop peu de richesse,
 Pour Géricour ma mère aisément a pris feu ;
 Mon père disputait pour donner son aveu, ...
 Quand on m'a commandé d'aller à ma toilette
 (*Elle pleure.*)

Me parer... pour celui que tout bas je rejette,
 Soit, mais j'espère bien n'être pas à son gré ;
 J'aurai le teint flétri, car j'aurai tant pleuré
 Qu'il me trouvera laide...

ALPHONSINE.

Espérance inutile !

Il va vous adorer !

JULIE.

Hélas ! pauvre Clairville !

Faut-il donc l'oublier quand je vais le revoir !

ALPHONSINE.

Qui sait ? allons toujours nous parer pour ce soir.

JULIE.

Au plaisir de danser, va je ne songe guère ;
Mais sortons : Casaldi revient avec ma mère.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, CASALDI, ARTHUR *qui les suit
et reste un peu en arrière.*

CONSTANCE.

Enfin nous triomphons ! Grand-Clos a consenti ;
Pour louer un remise, il est même sorti.
J'en fais ce que je veux après une dispute,
Et jamais de ses plans aucun ne s'exécute.
Voici la somme due à plus d'un créancier !
(*Elle pose sur la table deux rouleaux d'or et un
sac d'argent.*)

CASALDI.

Y pensez-vous, madame ?.. allez-vous les payer ?
Pour ne savoir ensuite où donner de la tête...
Songeons au plus pressé : d'abord à notre fête !
Et quant à vos marchands,.. offrez à leurs regards..
L'aspect de l'opulence, ils auront des égards !
L'an dernier, vous logiez au quatrième étage ; (ge.
Vous payiez tout comptant, mais tout contre l'usa-
Que vous en revint-il ?.. que dans tout le quartier
On ne vous eût pas fait crédit pour un denier !

Sait-on apprécier la probité modeste ?
Jamais dans ce pays ! et c'est prouvé de reste !
Parlez-moi d'habiter dans un salon doré :
On n'aurait pas un sou qu'on est considéré !...
Chacun se croit heureux de vous faire une avance ;
C'est à qui fournira... Voyez cet air d'aisance
Et ce meuble élégant...

CONSTANCE.

Qu'on doit au tapissier.,

CASALDI.

On doit l'ameublement ?

CONSTANCE.

Et de plus le loyer.

Le marchand qui nous meuble est le propriétaire,
Et je crains sa visite.

CASALDI.

Oui!... C'est une autre affaire;

On ne peut l'éblouir avec son propre bien!...
Point de luxe avec lui! c'est le meilleur moyen...
Vous obtiendrez du temps; la créance étant sûre,
On doit vous en donner : soyez doux en mesure
D'approprier aux gens chaque réception ;
Arthur est précieux dans cette occasion !
(Arthur s'avance d'un air capable et salue sans
mot dire.)

CONSTANCE.

Paix! c'est une voiture, elle entre. Ah! c'est peut-être
Géricour... ou Clairville.

ARTHUR.

(Courant à la croisée.)

On voit de la fenêtre
Une vaste berline; un grand homme en descend.

CONSTANCE.

Oh ! c'est le campagnard !

CASALDI.

(Vivement.)

Ornous l'appartement !

Placez là ces cristaux.

(Le valet obéit. Il continue en aidant Arthur.)

Vos emplettes nouvelles

Sur la console... ici :... Ces riches bagatelles
Font toujours grand effet !

ARTHUR.

Là ce vase en vermeil,
Découvert près de vous, ainsi sans appareil,
Comme pour s'en servir !

*(Il le découvre et le place sur une table à côté de
Constance.)*

Jetez le cachemire

Sur le dos d'un fauteuil.

CASALDI.

*(Il drape négligemment le schall derrière Con-
stance et la fait asseoir.)*

Il faut que l'on admire

Un désordre opulent !

ARTHUR.

(Jetant les yeux sur l'argent.)

Ces rouleaux étalés.

*(Il verse le sac et éparpille les rouleaux, en mêlant
tout ensemble.)*

Qu'ici l'argent et l'or aux pieds semblent foulés !

CONSTANCE.

(Riant.)

(On entend sonner.)

Très-bien!... L'on sonne,... ouvrez.

ARTHUR.

J'y cours !

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, CASALDI.

CONSTANCE.

(*Souriant à Casaldi en s'asseyant.*)
Avec justice

Vous me vantiez Arthur !

CASALDI.

Il entend le service ;
L'art d'éblouir surtout, cet art si précieux
De jeter, comme on dit, bien de la poudre aux yeux !

ARTHUR.

(*De l'antichambre, très-haut.*)
S'il vous plaît, votre nom ? pour que je le répète.

FRANGIN.

Pardi, l'on me connaît. Pourquoi tant d'étiquette,
Je suis Frangin.

CONSTANCE.

Grand Dieu ! c'est notre tapissier !
(*Frangin entre.*)
Cachons... Il n'est plus temps !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRANGIN, ARTHUR.

FRANGIN.

(*Saluant et remettant son chapeau.*)
Je viens pour le loyer.

(*Il s'anime en parlant.*)

Voilà bientôt un an qu'on me le doit, madame,
Avec l'ameublement ; c'est pourquoi je réclame (j'ai
Quinze cents francs d'à-compte, ou, par les droits que
Je démeuble, et de plus que je vous donne congé.
(*En finissant, il fait un geste de surprise ; car il
voit l'argent épars sur la table.*)

CONSTANCE.

Ah ! Casaldi que faire , il regarde la table !

CASALDI.

(*Bas.*)

Il faut payer..

CONSTANCE.

Hélas !

CASALDI.

C'est un coup effroyable ;
Mais prenez-le gaiment , l'on ne peut reculer !

FRANGIN.

Ah ! parbleu ! pour le coup, vous n'irez point parler
De fermiers en retard ou de causes pareilles,
Dont vous m'avez toujours rebattu les oreilles !
Je vois avec plaisir.. que la profusion ,..

(*Il ôte son chapeau.*)

L'éclat !. Pardon,.. c'est que..

CONSTANCE.

(*Prenant de grands airs.*)

Pas de discussion.

Vous nêtes point poli.. Toute la somme est prête
Et vous attend d'hier.. Elle est plus que complète..
Prenez ce qu'il vous faut ;.. laissez le reste ! Adieu.

FRANGIN.

(*D'un air confus s'approche de la table, et Casaldi, sur un signe de Constance, lui remet l'argent.*)

Excusez..

CASALDI.

(*Faisant les piles d'argent et d'un air impudent.*)

A propos , n'avez-vous pas un lieu
Chez vous, à nous louer, pour mettre un équipage ?

FRANGIN.

(*A part.*)

Comment?... Ils auront fait quelque gros héritage!

CONSTANCE.

Eh bien ?

FRANGIN.

J'ai ce qu'il faut , trop heureux de l'offrir..
(*Avant de sortir.*)

Je tiens divers objets qui pourraient convenir (te.
A madame, aujourd'hui qu'elle en peut faire emplet-
J'ai de fort beaux rubis , une superbe aigrette
Que je puis lui céder pour quatre mille écus, (plus!
Payés comptant.. D'honneur ils valent beaucoup
Prenez-les : j'en vois peu de montés de la sorte...
Sans le besoin d'argent...

ARTHUR.

(*A part.*)

Que le diable t'emporte!

CONSTANCE.

Je voudrais de bon cœur ?...

CASALDI.

Madame en a déjà.

CONSTANCE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Plût au ciel!.. Vous sentez qu'on commence par là!
Du reste , je verrai...

ARTHUR.

L'on verra !

FRANGIN.

Je m'esquive.

(*Il sort en saluant.*)

(25)

ARTHUR.

(Le poussant.)
Bonjour!

SCÈNE X.

CONSTANCE, CASALDI, ARTHUR.

CONSTANCE.

Ah! quel malheur! voyez ce qui m'arrive!
Et ma fête! et mon bal! tout mon monde invité!...

CASALDI.

Si j'avais carte blanche, en cette extrémité
Je trouverais encor, par de grands sacrifices...

CONSTANCE.

N'importe... Ah! ce sera le plus grand des services
Que vous m'avez rendu! J'attends votre retour:
N'oubliez pas surtout d'amener Géricour!

CASALDI.

(Partant.)
Oui.

ARTHUR.

J'ai dans l'antichambre un monsieur qui s'ennuie.

CONSTANCE.

Il fallait l'annoncer.

ARTHUR.

(D'un air méprisant.)

Un homme à parapluie!

CASALDI.

(S'arrêtant.)

Un parapluie?... Allons, c'est quelque fournisseur!..
Si l'on savait lequel, ... on se ferait honneur
Des objets d'apparat, pris hors de sa fabrique.
Mais par prudence, ... après un moment si critique,
(Chacun s'empresse de tout serrer.)

Il vaut mieux tout serrer!... Allons, pour cette fois,
Donnons vite au salon l'air tout-à-fait bourgeois.
Là!.. je ne vois plus rien... qui frappe trop la vue...

(*A Constance.*)

Qu'Arthur!.. J'ouvrirai ;.. sors, .. adieu.

(*Il part.*)

CONSTANCE.

(*Qui s'est levée et qui regarde en dehors.*)

Quelle bévue!

Monsieur Clairville!... allons! c'est comme un fait
Nous réussissons bien avec tous nos apprêts!(expres
J'étouffe de dépit!.. Ce laquais à cette heure
Qui s'en va!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , CAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

Je croyais me tromper de demeure!

CONSTANCE.

Vous avez attendu : pardonnez ce retard.
J'ignorais...

CLAIRVILLE.

Mes respects à madame Clénard.

CONSTANCE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Clénard!..Croyez, monsieur, que je suis enchantée
De vous voir...

CLAIRVILLE.

Je le crois.

CONSTANCE.

Mais je suis tourmentée...
J'ai du monde ce soir ;.. et quelques embarras ,..
Quelques ordres pressés...

CLAIRVILLE.

Ah ! ne vous gênez pas !

CONSTANCE.

Veillez donc m'excuser ; .. vous me voyez confuse..
Vous recevoir ainsi !

CLAIRVILLE.

Pourquoi donc ? pas d'excuse..
Eh ! madame Clénard , vous me connaissez bien.

CONSTANCE.

(*A part.*)
Toujours Clénard !

CLAIRVILLE.

Jamais je n'examine rien ;
Chez mes anciens amis je viens comme en famille.
Comment se porte Albert et votre aimable fille ?

CONSTANCE.

Vous la verrez bientôt , et quant à mon époux
Il n'est pas au logis ; .. il sera tout à vous,
Au sortir des bureaux , à son heure ordinaire.

CLAIRVILLE.

Je viens d'aller à pied jusqu'à son ministère,
Ici près ; j'ai voulu le voir en débarquant.
J'ai demandé Clénard , mais , c'est bien étonnant !
On ne le connaît pas...

CONSTANCE.

(*Embarrassée.*)

La chose est incroyable !
On aura... mal compris.

CLAIRVILLE.

Cela n'est pas probable.

CONSTANCE.

(*D'un air impatient.*)
Que n'est-il de retour ?

CLAIRVILLE.

A propos , j'oubliais..,
Ah , ça ! ne restez pas avec moi désormais ;
Quand on n'a , comme nous , qu'une aisance bornée ,
A mille petits soins la dame est condamnée :
Ne sais-je pas cela ?

CONSTANCE.

(*A part.*)

J'éprouve un vrai tourment.

(*Haut.*)

Vous le voulez : alors , voici l'appartement
Que l'on va vous ouvrir , et que je vous destine.
(*Elle sonne , Arthur paraît : il a quitté son habit
galonné.*)

(*A part.*)

Sans livrée , à présent ! ce valet m'assassine.

(*A Arthur sèchement.*)

Servez monsieur.

CLAIRVILLE.

(*Offrant sa main pour la conduire à la porte.*)
Surtout , traitez-moi sans façon.

SCÈNE XII.

CLAIRVILLE , ARTHUR.

CLAIRVILLE.

(*A part.*)

(*A Arthur.*)

Cet accueil est bizarre... Approche , mon garçon.

(*Il veut lui remettre son parapluie.*)

Tiens , prends d'abord...

ARTHUR.

(*Regardant dédaigneusement le parapluie sans le
prendre.*)

Cela !

(29,)

CLAIRVILLE.

Qu'a donc cet imbécile ?

ARTHUR.

(*D'un air incertain.*)

Pardon ! quel est monsieur ?

CLAIRVILLE.

Parbleu , je suis Clairville !

ARTHUR.

(*D'un air empressé.*)

Celui dont la berline...

CLAIRVILLE.

Est dans la cour là-bas.

Après ?

ARTHUR.

Comment ?.. Mais non ,.. vous ne porteriez pas.

(*Montrant le parapluie.*)

Ceci vous appartient ?..

CLAIRVILLE.

Oui , j'en fais grand usage.

ARTHUR.

(*A part.*)

Avouer un tel meuble avec un équipage ,
Je m'y perds !...

(*Il prend le parapluie d'un air déconcerté.*)

CLAIRVILLE.

A présent , vas aider mes valets

A porter là-dedans mes malles , mes paquets.

ARTHUR.

Oui , monsieur , j'obéis.

CLAIRVILLE.

Attends , voici pour boire.

ARTHUR.

(Se parlant à lui-même.)
Voiture et parapluie !... On n'y voudra pas croire!

SCÈNE XIII.

CLAIRVILLE *seul, réfléchissant.*

Vraiment, dans ce logis, tout paraît singulier.
L'accueil que j'y reçois, ... ce valet familier,
Qui semble, en me servant, craindre quelque mépris
La maîtresse... Enfin, tout excite ma surprise.
Dieu veuille que mon fils trouve le vieux Frémon,
Et l'amène avec lui jusqu'à cette maison...
S'il y vient, je saurai dans peu ce qui s'y passe...

SCÈNE XIV.

CLAIRVILLE, FRÉMON.

(Cette scène doit marcher vite.)

CLAIRVILLE.

Eh ! le voilà !... Bonjour.

(Il va à lui les bras ouverts.)

FRÉMON.

Mon cher, que je t'embrasse.
Ton fils m'est venu prendre.

CLAIRVILLE.

Où donc l'as-tu laissé ?

FRÉMON.

En face, au ministère ; il était si pressé
De saluer Clénard...

CLAIRVILLE.

Sa course sera vaine.

FRÉMON.

Oh ! non !

CLAIRVILLE.

Avant d'entrer j'avais pris cette peine.

Sans succès.

FRÉMON.

Je le crois.

CLAIRVILLE.

La raison ?

FRÉMON.

En deux mots :

Tu dis Clénard tout seul : c'est Clénard de Grand-
CLAIRVILLE. (Clos.

(*Riant.*)

Ah !.. j'y suis !.. Bon Clénard !

FRÉMON.

La chose est vraiment drôle !..

Entraîné par sa femme, il veut jouer un rôle..,
Je n'entre plus ici.. Tout doit être mangé !

CLAIRVILLE.

Que dis-tu ?... Pour mon fils que j'en suis affligé !
Il adore Julie....

FRÉMON.

Il faut qu'il y renonce.

CLAIRVILLE.

C'est un terrible arrêt que ta bouche prononce.

FRÉMON.

Julie avant ma mort n'offre rien à ton fils.

CLAIRVILLE.

Albert est donc bien bas ?

FRÉMON.

Et ce sera bien pis,
Si, comme on le disait, dans ses bureaux tout change,
Il peut perdre sa place : on sait qu'il se dérange....

CLAIRVILLE.

Le directeur nouveau doit le garder.

FRÉMON.

Pourquoi ?

Qu'en sais-tu ?

CLAIRVILLE.

J'en suis sûr : ce directeur, ... c'est moi !

FRÉMON.

Directeur général !

CLAIRVILLE.

(*Souriant.*)

Baron !

FRÉMON.

(*Lui prenant la main.*)

Toi !... mais j'y pense !....

(*Il ôte son chapeau.*)

Monseigneur !..

CLAIRVILLE.

Finis donc avec ta révérence ,

Jusqu'à demain encor je puis être ignoré ,

Permetts-moi ce bonheur !

FRÉMON.

(*Il se découvre par intervalles et Clairville lui remet toujours son chapeau.*)

Tu n'es guère enivré

Dé l'éclatant destin qui pour toi se prépare.

Tu voudrais t'éclipser?... Quel contraste bizarre

Avec nombre de gens ! quels vains efforts ils font,

Sans besoin , pour paraître un peu plus qu'ils ne

CLAIRVILLE.

(*sont !*)

Ah ! laissons la morale , et souviens-toi , de grâce ,

Que je n'ai dit qu'à toi que je vais être en place.

Mon fils ne le sait pas !

FRÉMON.

Soit. Mais dis-moi comment

L'on va te déterrer dans ton département ?

CLAIRVILLE.

En des temps malheureux j'avais montré du zèle,
Le prince en a gardé la mémoire fidèle :
Quelques talents , peut-être ;.. enfin il a daigné..

FRÉMON.

T'appeler à ce poste,.. et tu t'es résigné.

CLAIRVILLE.

(sure

Oui, mon cher... Mais passons; il faut que je m'as-
Si l'hymen de mon fils doit ou non se conclure.

FRÉMON.

Dans ta position , je comblerais ses vœux ;
La fortune à présent n'est pas ce que tu veux.
Pour ton fils !..

CLAIRVILLE.

Pourquoi donc ? mon bien est peu de chose ,
Et tu n'as pas l'idée , au moins je le suppose ,
Que j'accepte une place afin de m'enrichir.
Comme j'y suis entré , je prétends en sortir !
Et quand le souverain , pour moi trop favorable,
Confie à ma faiblesse un fardeau qui m'accable ,
De tous soins personnels désormais dégagé ,
Je me dévoue à ceux dont mon zèle est chargé.

(Il met la main sur son cœur.)

Que sont mes intérêts , quand cette voix me crie :
Te voilà responsable aux yeux de la patrie ,
Des intérêts publics tu devras compte au roi !
Avec de tels devoirs peut-on songer à soi ?
Jamais ! Pour moi , Frémon , le seul point nécessaire
Est de penser au bien qu'à présent je puis faire ,
Et d'oublier le mien...

FRÉMON.

Ces nobles sentimens
Chez toi sont naturels...

CLAIRVILLE.

Trêve de compliments!
Bref, je dois assurer le bien-être d'Auguste,
Et vouloir pour sa femme une dot.

FRÉMON.

C'est trop juste.
Mais pour Clénard enfin, usant de ton crédit,
Tu pourras l'avancer ;... alors...

CLAIRVILLE.

Sans contredit !
Mon ancienne amitié pour lui me sollicite ;
Mais je veux être sûr au moins qu'il le mérite,
Et qu'il s'occupera du sort de nos enfans...

(Il le prend sous le bras.)

Viens causer avec moi, .. tu connaîtras mes plans !
*(Au moment d'entrer dans la chambre indiquée à
Clairville, Frémon veut céder le pas à son ami
qui le force en riant à passer le premier.)*

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, *sortant de l'appartement de Clairville,*
ALPHONSINE, *arrivant en même temps par
la porte du fond.*

ARTHUR.

Oh ! ma foi, j'y renonce et c'est peine perdue :
Rien à cet homme-là ne fascine la vue !
J'ai pourtant, Dieu merci, fait assez de fracas ;
Mais le provincial ne s'en aperçoit pas !

ALPHONSINE.

Il n'est pas ébloui ?

ARTHUR.

Jugez, mademoiselle,
A l'admiration si notre homme est rebelle.
Il veut se rafraîchir : moi, valet de bon ton,
Qui prends vraiment à cœur l'honneur de la maison,
Au seul vin qu'on y boit j'ajuste une coiffure :
Grand bouchon cacheté, verre à longue encolure.

(Riant.)

Je débouche!.. et, versant le nectar merveilleux,
Jecrois du campagnard enchanter les deux yeux!..
Du tout!... il a flairé notre liqueur vermeille,
Et, sans avoir égard à l'air de ma bouteille, (dauds
Pas plus qu'au long bouchon, qui pournos francsba-
Aurait suffi dix fois pour créer du Bordeaux...
Il l'a débaptisé de ce nom respectable,
Et nommé tout d'un coup de son nom véritable,
Petit Mâcon!

ALPHONSINE.

C'est juste! entre nous, convenez,
Pour un provincial, que notre hôte a bon nez!
S'il a d'aussi bons yeux, sans hésiter je pense
Qu'il jugera bientôt notre feinte opulence.
Ah, ça! Parlons de vous : j'ai malheureusement
A vous porter, mon cher, un mauvais compliment:
Madame ne veut plus vous prendre à son service...

ARTHUR.

Plait-il?

ALPHONSINE.

Vous avez mis son orgueil au supplice :
Sans le vouloir, d'accord; mais, innocent ou non,
Ce tort est à ses yeux indigne de pardon.
Ainsi...

ARTHUR.

Je vous entends : du logis on me chasse.

ALPHONSINE.

Non, l'on ne vous prend pas;... c'est tout...

ARTHUR.

Belle disgrâce ?

Suis-je fait pour servir ces bourgeois orgueilleux ?

Ah ! morbleu!... je viendrai leur faire mes adieux.

Mais, comment!... Casaldi n'a pas pris ma défense ?

ALPHONSINE.

Non, certes; pour le faire il a trop de prudence.

Et votre protecteur, loin de parler pour vous,

De madame a bien vite épousé le courroux ;

Il s'est même accusé de grande étourderie

Pour vous avoir choisi...

ARTHUR.

Chevalier d'industrie !

(Il se promène vivement.)

Oui-dà, signor mio, vous vendez vos amis !

Eh bien, au plus grand jour vos projets seront mis :

Je dirai vos exploits,... l'on saura qui vous êtes,..

Le rang que vous tenez, le métier que vous faites !.

Vous souffrez qu'on me chasse !. Allons, chacun son

(tour :

Nous pourrons vous le rendre avant la fin du jour !

ALPHONSINE.

Que vous me surprenez en tenant ce langage !

Ce Casaldi me semble un joli personnage!...

Et cet homme à Paris va dans plus d'un salon ?

ARTHUR.

(Avec aigreur.)

(ton !

Pourquoi pas?.. Ses pareils ont toujours fort bon

Parcourez donc Paris : l'espèce en est commune ;

Et lorsque des bourgeois, vaniteux sans fortune,

A sortir de leur rang se sont déterminés ,

Les gens admis chez eux sont mal examinés :
Exemple , Casaldi !

ALPHONSINE.

Mais quel but a cet homme?
Que gagne-t-il ici ?

ARTHUR.

Moitié sur chaque somme,
Follement consommée en suivant ses avis ;
Des fêtes, bals, diners, il fait tous les devis ;
Complaisant factotum , ordonnateur suprême,
J'ai connu six maisons qu'il gouvernait de même,
Et qu'il menait grand train ! pour tout dire, en deux
Il exploite en détail la vanité des sots ! (mots,
Et le pays est bon !... Mais de la capitale
Je pense qu'il est temps, avant peu, qu'il détale :
Sa réputation se propage à pas lents,
Il faut qu'il porte ailleurs ses dangereux talens...
Sans cela, pensez-vous qu'il eût mis ce beau zèle
A trouver un époux à votre demoiselle ?
Il eût agi pour lui !... je mets ma main au feu,
Qu'il ne peut amener qu'un homme sans aveu !...
Et qui lui cède encore, au moins je le soupçonne,
Une part dans la dot de la jeune personne...
Si je puis les chasser !...

ALPHONSINE.

Oh ! la bonne action !

ARTHUR.

Bonne, soit !... en tout cas, c'est sans intention !
(*A part, plus vivement.*)
Un valet tel que moi ! des gens de cette sorte,
Oui, je veux me venger, ou le diable m'emporte !
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSINE, *seule.*

Il a ma foi raison ; je ferais comme lui.
Tout ceci nous promet du scandale aujourd'hui ;
De bon cœur j'en rirai , car je ne m'intéresse
Dans toute la maison qu'à ma jeune maîtresse...
Ils viennent...visiter leur hôte... Éloignons-nous.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

ALBERT, CONSTANCE, CASALDI.

ALBERT.

(Allant droit à l'appartement de Clairville.)
Je vais donc l'embrasser !

CONSTANCE.

(Arrétant son mari prêt à ouvrir, lui dit avec ironie.)

Dans vos transports si doux...
Et vos épanchemens d'intime confiance ,
N'allez pas renouer vos projets d'alliance...
Dans notre plan nouveau demeurez affermi !

ALBERT.

Quand j'unirais ma fille au fils de mon ami ,
Quel mal...

CONSTANCE.

J'en étais sûre !...

CASALDI.

Eh ! mais, quelle folie !
Lorsqu'un homme titré vous demande Julie...
Monsieur de Géricour qui doit venir ce soir !

CONSTANCE.

(poir !

Oui, vous voulez , monsieur, me mettre au déses-
A mes vœux , ce matin , vous étiez plus docile...

ALBERT.

Écoutez-moi : songez que le fils de Clairville ,
Adorant ma Julie, est homme à l'épouser
Avec la faible dot dont je puis disposer.

CASALDI.

Oui,..mais le cher papa, dont la tête est fort saine,
N'enchaînera son fils qu'en dorant bien la chaîne!
Ces bourgeois campagnards sont tous intéressés;
Celui-ci voudra voir la dot des fiancés ;
Et puis, cent questions, sur vous, votre fortune!
Tandis que Géricour n'en ferait pas même une!
Il est trop galant homme, et, quelque soit la dot,
Il prendrait sans compter, et sans dire un seul mot!

CONSTANCE.

Votre provincial serait plus difficile.

ALBERT.

(A part, à lui-même.)

Faut-il que..malgré moi..je rompe avec Clairville?

(A part.)

Oui, j'y serai contraint,..ils n'ont que trop raison,
Si le père veut voir l'état de ma maison ,
C'est lui qui, pour son fils, refusera sans doute!...
Et j'aurais à rougir!..Allons, quoiqu'il m'en coûte,

(Haut.)

L'amour propre le veut... Je cède.

(Il entre chez Clairville.)

SCÈNE IV.

CASALDI, CONSTANCE.

CONSTANCE,

Heureusement !

CASALDI.

La victoire est à nous !

CONSTANCE.

Grâce à votre argument!

CASALDI.

Ah, çà ! n'oublions pas l'état de votre bourse :
Votre fête eût manqué ; je me suis mis en course.

CONSTANCE.

Quoi ! vous avez songé...

CASALDI.

De tout je me souviens :
Autorisé par vous, j'ai pris les grands moyens!...
Voici, dans ce rouleau, d'un volume modeste,
Quarante pièces d'or : vous comprenez de reste
Que cela coûte cher ! et j'en suis bien fâché ;
Mais on ne trouve pas l'argent à bon marché !

CONSTANCE.

N'importe ce qu'il coûte !. Ah ! vous êtes un homme
Charmant, inconvenable !. Et d'où vient cette somme ?
C'est donc un usurier qui nous prête ? (me?)

CASALDI.

Oh ! que non.

Je ne m'en sers jamais, pour plus d'une raison...
Mais nous ne puissions pas à cette source impure !

CONSTANCE.

Expliquez-vous donc ?

CASALDI.

(Avec un air riant.)

Soit... Les gens qui font figure
Sans avoir plus de fonds que vous n'en possédez,
Se servent au besoin de certains procédés ;...
Et quiconque, à Paris, semble jouer un rôle
Trouve plus d'un marchand qui lui vend sur parole.
Ces futiles objets d'un incertain débit,

Et qu'on est trop heureux de placer à crédit,
Tels que bronzes, flambeaux, albâtres, cassolettes,
Cristaux, aciers taillés à brillantes facettes,
Et cetera... L'on prend de ces riens apparens,
Payables dans six mois, pour quatre mille francs.
Et puis.. on s'en défait, comme on peut; avec pertel
Sans disputer, on prend la moindre somme offerte..
Ontouche.. huit cents francs.. c'est de l'argent trou-
En votre nom voilà ce qui m'est arrivé! (vé!..
(Il présente le rouleau à Constance.)

CONSTANCE.

Ciel! quatre mille francs dont il me faut répondre
Pour huit cents,.. qui ce soir en mes mains vont se
Cela... m'effraie! (fondre!

CASALDI.

Enfin si la fête et le bal
Produisent de l'effet, ce n'est que demi-mal!

CONSTANCE.

(Embarrassée.)
Sans doute...

CASALDI.

Et dans un mois cette dette importune.
Ne sera rien pour vous; car alors la fortune
Vous suivra sur les pas du brillant Géricour!

CONSTANCE.

Voilà tout mon espoir!

CASALDI.

Hâtons cet heureux jour.

CONSTANCE.

Mais sait-il que la dot?...

CASALDI.

Vous sentez bien, madame,

Qu'un si faible intérêt n'agit point sur son âme.
Qu'est-ce en effet pour lui que ces dix-mille écus
Que votre fille aura de sa grand-mère, au plus ?
Moinsquerien, n'est-ce pas ? surtout pour un tel homme !
Il les prendra pourtant !... Mais avec cette somme,
(Appuyant sur cette idée.)

A vous, comme à Julie, il achète un écrin !

CONSTANCE. (grin !)

Il faut qu'il soit mon gendre, ou j'en meurs de cha-
Je ne m'informe pas si sa fortune est sûre,
Vous devez le savoir ?

CASALDI.

Je sais... qu'il a voiture !

CONSTANCE. (Clos,

C'est tout dire !.. un écrin !... Je m'attache à Grand-
Je ne lui laisse plus un moment de repos
Pour conclure un hymen aussi brillant qu'utile !

CASALDI.

(Voyant entrer Auguste.)

Quel est ce monsieur ?

CONSTANCE.

(Bas.)

Chut ! c'est le jeune Clairville.

Il faut en quatre mots lui ravir tout espoir.
Appuyez mes discours.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE.

CONSTANCE.

(Haut à Auguste.)

Quel plaisir de vous voir !

AUGUSTE.

Trop de bontés, madame ; acceptez mon hommage.

CONSTANCE.

Que je vous sais bon gré d'avoir fait le voyage!...
Vous avez vu Grand-Clos.

AUGUSTE.

Oui, je l'ai rencontré;
De son aimable accueil mon cœur est pénétré :
D'un père il a pour moi toute la bienveillance.

CONSTANCE.

(Réprimant son mécontentement visible, et d'un ton affecté.)

Vous ne me parlez pas de votre sœur d'enfance,
De ma fille?. Eh! mon Dieu, comment vais-je oublier
Que vous l'avez revue, à Lyon, l'an dernier !
Moi, j'allais vous conter comme elle est embellie.

AUGUSTE.

Personne plus que moi ne la trouve accomplie !

CONSTANCE.

Oui, ma fille est fort bien ; je puis en convenir.
Je vois aussi pour elle un brillant avenir :
L'état que nous tenons, les talens de son père,
Le poste qu'il remplit, et celui qu'il espère..

CASALDI.

(Appuyant.)

Espérer ! dites donc, qu'il est prêt à saisir ;
Aussi vous avez eu des gendres à choisir !

CONSTANCE.

Une grande fortune, une illustre famille,
Je n'exigeais pas moins dans l'époux de ma fille.

CASALDI.

Et vous l'avez trouvé !

AUGUSTE.

(A part.)
Ciel !

CASALDI.

Ce mortel heureux ,
Dont l'aimable Julie accueille enfin les vœux ,
C'est notre chevalier...

AUGUSTE.

(*A part.*)

Ah ! que viens-je d'entendre ?

CONSTANCE.

Julie a quelque peu balancé pour se rendre ;
Mais elle est raisonnable ; elle a fort bien senti
Qu'on ne refuse pas un semblable parti.

AUGUSTE.

Je ne puis respirer !...

CONSTANCE.

(*Bas à Casaldi.*)

Je crois qu'il perd la tête...

(*Haut.*)

Vous venez à propos pour voir plus d'une fête.
Mais j'oublie en causant que ce soir j'aurai bal...

(*Indiquant l'appartement de Clairville.*)

Vous êtes là chez vous.

(*Elle salue et sort avec Casaldi.*)

AUGUSTE.

O Dieu ! quel coup fatal !

SCÈNE VI.

AUGUSTE, *d'abord seul, ensuite JULIE et*
ALPHONSINE.

AUGUSTE.

Plus de bonheur !.., ma peine est encor plus amère !.
J'ai caressé long-temps une douce chimère !...
Je me croyais aimé !.. Julie !.. Ah ! malheureux !..
L'orgueil d'un vain éclat a donc séduit ses yeux !

Elle a pu dédaigner mon tendre et pur hommage!
(Ils'agitte et fait de vains efforts pour se modérer.)
Allons, remettons-nous... Sexe ingrat et volage!
Ah! combien. Mais vraiment je suis trop faible aussi,
Je suis comme un enfant...

JULIE.

(Arrivant par la porte latérale du fond, bas à Alphonsine qui la suit.)

Ma chère, il est ici.

ALPHONSINE.

(Bas aussi.)

Ah! mon Dieu, qu'il est bien!

JULIE.

N'est-ce pas?

AUGUSTE.

(Se croyant toujours seul.)

Dans mon âme

J'étoufferai bientôt cette importune flamme.

ALPHONSINE.

Que dit-il donc tout seul?

JULIE.

Comme il semble agité!

AUGUSTE.

(Avec plus de calme, mais douloureusement.)

Enfin Julie... avait sa pleine liberté;

Rien à me préférer ne devait la contraindre...

Ma douleur est injuste!... et j'ai tort de me plaindre!

Ah! puisse-t-elle avoir, au sein de la splendeur,

Cette félicité... dont l'assurait mon cœur!

Ce sont mes derniers vœux!

ALPHONSINE.

Il vous croit infidèle.

Il faut vous expliquer ; allons , mademoiselle ,
Approchez donc.

JULIE.

Je tremble !

ALPHONSINE.

Il nous aperçoit, bon!

AUGUSTE.

(*A part.*)

La voilà !... Je me trouble.. Où donc est ma raison?

(*Il salue. Haut.*)

Courage !... Recevez mon compliment, sincère....
Sur le brillant destin....

JULIE.

Vous avez vu ma mère?

AUGUSTE.

Il est vrai, je l'ai vue.

JULIE.

Et vous avez appris?

AUGUSTE.

Votre lien futur.

JULIE.

Sans en être surpris?

Sans en douter ?

AUGUSTE.

Mais non.....

JULIE.

Combien de votre bouche

Une telle réponse est flatteuse et me touche!

AUGUSTE.

Pouvez-vous exiger que je parle autrement?

JULIE.

Non , monsieur , persistez... dans votre jument !

AUGUSTE.

Quoi! suis-je dans l'erreur? que faut-il que je croie?
N'avez-vous pas cédé,... l'on dit même avec joie?..

JULIE.

Oui, monsieur, d'autant plus qu'en m'offrant cet
Sans le nommer, d'abord j'ai cru... (époux

ALPHONSINE.

Que c'était vous!

Voilà la vérité, car il faut qu'on la dise.

AUGUSTE.

Ciel! Julie, est-il vrai? quelle douce surprise!
Que je me sens confus! que je mérite peu,
Après un tort semblable, un si charmant aveu.

JULIE.

C'est un aveu surpris!

AUGUSTE.

Il en a plus de charmes....

Ah! laissez-m'en jouir! j'ai tant d'autres alarmes!
Comment répondrez-vous quand on vous pressera?
Pourrez-vous résister?

ALPHONSINE.

Oui, l'on résistera.

AUGUSTE.

Hélas! ce n'est pas vous qui répondez, Julie?

JULIE.

N'ai-je pas répondu? rien encore ne me lie
A monsieur Géricour... On me destine à lui;
Mais peut-il m'épouser sans que je dise oui?

AUGUSTE.

Soit; mais à mon bonheur plus d'un obstacle reste:
Je ne puis vous offrir qu'une aisance modeste,
Tandis que votre mère, en ses prétentions,

Ne veut qu'un gendre illustre avec des millions.
 Vous même, ... accoutumée au luxe, à l'opulence,
 Perdrez-vous sans regret la brillante existence
 Qui vous était offerte ?

JULIE.

Eh ! n'est-ce que cela ?

Ne vous tourmentez pas de cette crainte-là.
 J'ai cent fois entendu ma mère et ses amies
 Parler de leurs maisons, de plans d'économies.
 D'être économe aussi moi, j'ai l'intention.
 Ainsi tenez, j'en fais la supposition,
 Nous ne pourrons peut-être avoir un équipage :
 Que faire dans ce cas ? on montre du courage ;
 On n'a qu'un tilbury, que j'aime tout autant !
 Par exemple, on l'aura leste et très-élégant !...
 Ne peut-on, chaque mois, changer de cachemire ?
 Alors, un seul, très-beau, par saison doit suffire !
 Il faut bien se priver !.. De même au lieu d'avoir,
 Comme le ton du jour semblerait le vouloir,
 Aux théâtres royaux loge en face à l'année ;
 On en prend seulement une pour la journée.
 A celui qui promet quelque chose de beau :
 Soit début, soit rentrée, ou spectacle nouveau.
 Pour les thés, cercles, bals, on se restreint de même ;
 Bref, en tout on s'impose une réserve extrême,
 Et l'on ne se permet, en objets d'agrément,
 Que ce qu'il faut enfin qu'on ait absolument.

AUGUSTE.

Ah ! mon Dieu !

JULIE.

Qu'avez-vous ?

AUGUSTE.

Une preuve trop sûre
 Que jamais notre hymen ne pourra se conclure.
 Vous seriez malheureuse !

JULIE.

Avec vous, et pourquoi ?

AUGUSTE.

Le sort qui vous convient , vous fuirait avec moi :
Vous me l'avez dépeint. Hélas ! cette existence,
Que vous croyez si simple , est déjà l'opulence.
De remplir vos souhaits que n'ai-je le moyen !

JULIE.

Que peut-on souhaiter quand on ne connaît rien?..
Je sors de pension la semaine dernière ,
Auguste, et je répète un discours de ma mère ,
A propos de réforme, et pour vous rassurer.....

ALPHONSINE.

(*A part.*)

Oh ! la pauvre petite était prête à pleurer ?

AUGUSTE.

Votre aimable candeur en effet me rassure ;
Pardonnez mes soupçons !

JULIE.

Ils me faisaient injure ;
Car de tous les plaisirs qu'on vante en général,
Auguste, voyez-vous, je n'aime que le bal,
Et je ne conçois pas que l'on aime autre chose !
Or si je puis, ainsi que je me le propose ,
Danser, comme en ce temps où j'étais votre sœur,
Et que je vous prenais toujours pour mon danseur,
Le reste m'est égal....

AUGUSTE.

Ah ! qu'il m'est doux de croire
Que de ces tems heureux vous gardiez la mémoire !

JULIE.

Je ne passe jamais un jour sans y songer ;

Avec vous c'est pourquoi je veux bien m'engager...
Mais, à propos de bal, vous savez que ma mère
En apprête un ce soir ; ainsi, monsieur, j'espère
Que vous me prouverez que vous m'aimez vraiment,
En ne me laissant pas respirer un moment ?

AUGUSTE.

Ah ! volontiers...

JULIE.

Ainsi vous me priez d'avance
A danser avec vous pour chaque contredanse ?

AUGUSTE.

Je vous le promets.

JULIE.

Bon ! par-là j'ai le pouvoir
D'empêcher Géricour de m'aborder ce soir !
Je m'enfuis, l'on m'attend... Allons, adieu, Clair-
ville.

AUGUSTE.

Adieu, chère Julie !

SCÈNE II.

AUGUSTE *seul.*

Ah ! je suis plus tranquille.
Mon rival ne plaît point ; moi seul, je suis aimé.
Calcul fait, après tout, j'ai tort d'être alarmé ;
C'est vers moi jusqu'ici que penche la balance,
Et mon cœur soulagé renaît à l'espérance !

(*Albert sort de l'appartement de Clairville avec
son hôte et Frémon.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, ALBERT, CLAIRVILLE, FRÉMON.

ALBERT.

(*A Clairville dont il serre la main.*)

Mon ami, de vous voir je jouis doublement.

Chez moi votre présence attire en ce moment
Un oncle bien-aimé : cette bonne fortune
Me flatte d'autant plus qu'elle n'est pas commune.

FRÉMON.

Si l'on ne me voit plus fréquenter la maison ,
Tu sais , mon cher neveu , quelle en est la raison.
Je hais ce fol éclat qu'étale ta demeure. (heure ;
C'est ta femme , dis-tu ? Ta femme ! à la bonne
Mais tu laisses durer ce train qui me déplaît ,
Et qui t'abîmera si ce n'est déjà fait !

ALBERT.

Déjà fait , dites-vous ?... Mes affaires sont telles
Que je suis en état....

FRÉMON.

Vraiment je les crois belles !

ALBERT.

(*Cerchant à rompre l'entretien.*) (fois ;
Vous pourrez me gronder , mon oncle , une autre
Mais , aujourd'hui , fêtons l'ami que je revois.
Comment avez-vous fait , dites , mon cher Clair-
Pour vivre si long-temps éloigné de la ville ? (ville,

CLAIRVILLE.

En élevant mon fils , je me suis amusé ;
J'ai sur mes revenus fort économisé.
Il fallait amasser la somme convenable
Pour rendre mon Auguste un parti présentable.
Comment le trouvez-vous ?

ALBERT.

Charmant. 7

CLAIRVILLE.

De bonne foi,

Je pense que c'est vrai.

AUGUSTE.

(*A part.*)

L'on s'occupe de moi :

Voici la crise !

CLAIRVILLE.

Or donc, nous autres, en province,
Nous ne nous piquons pas d'avoir un ton de prince,
Comme vous à Paris ; mais j'ai, depuis quinze ans,
Su mettre de côté cent fort bons mille francs
Sur mes rentes...

FRÉMON.

Voilà comme on économise !

CLAIRVILLE.

Et ces cent mille francs sont dans cette valise,
Que je vous ai prié de loger en lieu sûr.

(*Il lui frappe sur l'épaule en souriant.*)

Le beau-père en ses mains tient la dot du futur :
Lui-même il y joindra ce qu'il garde à sa fille,
Et nous ne formons plus qu'une seule famille.

FRÉMON.

(*D'un ton railleur.*)

Et combien à ta fille as-tu réservé, toi ?

ALBERT.

(*Plus interdit.*)

Pourquoi ces questions ?

FRÉMON.

Comment ! morbleu, pourquoi ?

Pour avoir ta réponse...

ALBERT.

(*A part.*)

Eh ! mais... Qu'il membarresse !

(*Haut.*)

Laissez-nous respirer ! à peine l'on s'embrasse.

FRÉMON.

Tes projets d'autrefois sont-ils abandonnés ?

ALBERT.

Je ne dis pas cela...

FRÉMON.

Mais quoi donc ?

ALBERT.

Pardonnez.

N'avons-nous pas le temps ?...

CLAIRVILLE.

(*Bas à Frémon.*)

Il élude !

AUGUSTE.

(*A part, en tremblant.*)

Il hésite !

FRÉMON.

(*Bas à Clairville.*)

C'est qu'il n'a pas le sou, vois sa mine interdite.

CLAIRVILLE.

(*Haut, à Grand-Clos, d'un air en-*

(*A part.*)

(*courageant.*)

Il faut s'en assurer... Quand vous offririez peu,
Ce n'est point un obstacle... (*Il l'observe.*)

FRÉMON.

(*A Albert.*)

On te donne beau jeu ;

Mais encore faut-il bien présenter quelque chose.

ALBERT.

(*A part.*)

Sans doute. A quel affront ce vieil oncle m'expose !

(*Haut.*)

Demain nous causerons...

(54)

FRÉMON.

(*Avec force.*)

Moi, je cause aujourd'hui ;
Je parle pour Clairville et j'attends...

ALBERT.

(*A part.*)
Quel ennui!

(*Haut et fort troublé.*)

Mon cœur... sent tout le prix d'un telle alliance ;
Mais, mon cher oncle, enfin, si quelque.. circonstance
M'empêchait d'accueillir.. en cette occasion, (tance
Comme je le voudrais, ces projets d'union ;
Vous me pardonneriez de faire mon possible
Pour éloigner l'instant d'un... avec si pénible.

AUGUSTE.

Allons, je suis perdu !

FRÉMON.

Tout ceci n'est pas clair.

Clairville ne dit pas des paroles en l'air :
Il fait cent mille francs ; et toi ? voyons...

ALBERT.

(*A part.*)
J'enrage,

Il n'en démordra pas !

FRÉMON.

Donnes-tu davantage ,

Ou moins ? Nous écoutons...

ALBERT.

(*Hors de lui-même, et à part.*)

Je n'en pourrai sortir.

(*Haut avec effort.*)

(*A part.*)

La dot.. pour moi.. n'est rien ! Il me force à mentir.

(*Haut.*)

Ma fille a beaucoup plus!..

FRÉMON.

Ah! ma surprise est grande!

ALBERT.

Souvent on est forcé...

AUGUSTE.

(*A part.*)

Je vois qu'il dira non!

CLAIRVILLE.

(*A Frémon, tout bas.*)

Tu le croyais gêné; tu t'es trompé, Frémon.

FRÉMON.

(*De même.*)

(*Haut, à son neveu.*)

Je n'en sais rien encor. Voudrais-tu faire entendre

(*Montrant Auguste.*)

Qu'il ne peut aspirer à devenir ton gendre?

Eh bien tu ne dis mot?

CLAIRVILLE.

Son silence répond.

FRÉMON.

(*S'échauffant.*)

Cet effronté silence, en effet, me confond.

AUGUSTE.

(*D'une voix altérée.*)

Je le comprends, monsieur, et je vous l'interprète:

Il dit que ma demande est au moins indiscrete,

Que, des présens du sort moins bien gratifié,

Pour un gendre plus riche on m'a sacrifié,

Et qu'enfin.. tout espoir m'est ravi sans ressource.

FRÉMON.

D'où tiens-tu ces détails?

AUGUSTE.

Ah! de trop bonne source.

De madame elle-même, et presque dans l'instant.

FRÉMON.

(Se contenant mal, à son neveu.)

Et c'est la vérité ?

ALBERT.

(Confondu.)

Mais à peu près.... Pourtant...
Ce n'était qu'un projet... que je n'approuveguère;
Un projet de ma femme. Elle a ses droits de mère,

(A Clairville.)

J'ai dû les respecter... Pourriez-vous m'en vouloir?
L'intérêt des enfans est le premier devoir...
Pour eux, on doit choisir le plus grand avantage..
Vous le sentez.

FRÉMON.

Vraiment c'est parler comme un sage!

ALBERT.

(A Clairville.)

Vous ne m'en voulez pas ?

CLAIRVILLE.

En aucune façon.

C'est moi qui suis en faute, et vous avez raison.
Jusqu'ici j'avais cru cette alliance aisée ;
Car sur la convenance elle semblait basée.
Je me disais ;.. fortune égale entre parens,
Penchant très-naturel entre les jeunes gens...
Enfin,..n'y pensons plus! le mal, c'est qu'il l'adore..

(Il tend la main à son fils.)

Et qu'il en souffrira !

ALBERT.

(Troublé.)

Mais rien n'est fait encore...

(A part.)

Et ma femme... pourrait... Que je suis maladroit!

FRÉMON.

Tu me ferais, morbleu, sortir de mon sang-froid.
Parle donc à ta femme, et qu'au plus dans une heure
Nous sachions ses desseins... Jusque-là je demeure.
Cet état nous fatigue,.. il doit se terminer.

ALBERT.

(Voyant entrer Alphonsine.)

Mon oncle j'y consens... mais après le dîner;

(A part.)

On vient nous avertir. Un instant je respire!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSINE.

ALBERT.

(A Alphonsine.)

Vous venez nous chercher?...

ALPHONSINE.

Madame vous fait dire

Que l'on vient d'annoncer monsieur le chevalier;

Donc, on sert tout de suite!

FRÉMON.

A ce ton familier

Je reconnais ma nièce!... A table il faut nous rendre:

Monsieur le chevalier n'est pas fait pour attendre!

(Il donne la main à Clairville.)

(A Auguste.)

Ce chevalier sans doute est ton brillant rival.

AUGUSTE.

(A part.)

(Avec colère.)

Tant pis pour lui!.. Peut-être il s'en trouvera mal!

SCÈNE X.

ALBERT *seul, après avoir introduit son monde, en s'essuyant le front.*

Ouf!... que je suis honteux du rôle que je joue!
On m'y force après tout... Veulent-ils que j'avoue
Que je n'ai pas de dot, ou que j'en ai trop peu?
Je ne puis me résoudre à faire un tel aveu...

(D'un ton humilié.)

Vaut-il mieux d'un faux luxe..afficher le prestige?
A quels pauvres moyens la vanité m'oblige!

Ah! j'aurais dû tout dire!.. A présent... je ne puis.

(Avec une sorte d'emportement contre lui-même.)

Couvrons donc de clinquant la détresse où je suis!

Qu'un tel orgueil est sot! trop heureux qui le brave!

Oui, l'homme qui lui cède, en est bientôt l'esclave :

Pour cacher ses liens , ses efforts superflus

Ne font que l'avilir encor de plus en plus !

(Il suit ses hôtes.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, *arrivant avec CASALDI, qui lui donne la main.*

CONSTANCE.

GRAND-CLOS m'a dit tout bas en se levant de table :

« J'ai fait d'un charlatan le rôle méprisable :

» Vous en êtes la cause; et, pour vous en punir.

» Je vous laisse à présent ce rôle à soutenir; (le :

» J'y renonce.» Or, mon cher, je ne suis pastranquil-

J'ai peur que mon mari ne revienne à Clairville.

CASALDI.

Il est allé trop loin, il se débat en vain.
Mais, pour mieux décider son esprit incertain,
Frappez un coup hardi pendant votre soirée.
Annoncez hautement l'union désirée ;
Présentez Géricour avant d'ouvrir le bal ,
Tout est dit : votre époux n'ose le trouver mal ,
Car vous savez combien il redoute une esclandre ;
Et, malgré lui, son choix est fixé sur son gendre!

CONSTANCE.

Votre conseil est bon... Mais un hasard subit
Vient de rendre à Grand-Clos quelque forced'esprit.
Nous avons un procès d'assez grande importance
Et sur ses résultats presque nulle espérance :
Clairville loin de nous ne s'est pas endormi :
Servant nos intérêts en véritable ami,
Il a gagné l'affaire, et Grand-Clos plein de joie
Le voit comme un sauveur que le ciel nous envoie.

CASALDI.

(ment!

Je le crois bien, parbleu! c'est fort heureux vrai-
Et le gain du procès viendra-t-il promptement?

CONSTANCE.

Je crois qu'il est ici!

CASALDI.

(*Très-vivement.*)
Quoi? l'argent?

• CONSTANCE.

Ici même!

Jugez, mon cher ami, de ma surprise extrême,
Lorsqu'ouvrant tout à l'heure un tiroir du bureau,
Je touche un sac plein d'or, des billets en monceau!

! CASALDI.

(*Préoccupé.*)
C'est le gain du procès!

CONSTANCE.

Mais , je m'en suis doutée.
La somme aurait été par notre hôte apportée;
Car sur le sac, j'ai lu ces mots du campagnard :
De la part de Clairville à son ami Clenard.
Voilà pourquoi Grand-Clos montre du caractère,
Ne le pensez-vous pas?heim?. Quel silence austère!
Vous n'êtes pas du tout à ce que nous disons?

CASALDI.

Il est vrai, mon esprit.. Pardon, mille pardons...
C'est à vous, cependant, madame, que je pense.
Vous allez, désormais, craindre moins la dépense?

CONSTANCE.

(temps
Vous vous trompez, mon cher; ce n'est pas de long-
Qu'Albert consentira...

CASALDI.

L'on vous boude, j'entends.
Pour aujourd'hui, surtout, quelque chose m'afflige.

CONSTANCE.

Eh! mon Dieu, qu'est-ce donc?

CASALDI.

C'est... Mais par quel prodige
N'ai-je vu qu'à présent ce qui vous manque!

CONSTANCE.

Eh quoi?

CASALDI.

Que j'en souffre pour vous!

CONSTANCE.

Parlez donc.

Ayez pitié de moi,

CASALDI.

Au milieu d'une grande soirée,

Peut-on... sans diamans se trouver bien parée?..
Il ne tiendrait qu'à vous...

CONSTANCE.

Eh ! puis-je en acheter?

CASALDI.

(Baissant la voix..)

Non..Pour ce soir, on peut..vous en faire..prêter?

CONSTANCE.

Prêter?

CASALDI.

J'en suis certain... Votre propriétaire,
Ce Frangin, brocanteur,... joaillier, lapidaire,
Est à votre service avec son magasin.

CONSTANCE.

(Avec désir.)

Vous croyez qu'il voudrait confier un écrin?
Cet avare maudit, si serré?...

CASALDI.

(Gaiement.)

Le brave homme
A confiance aux gens, en consignnant la somme...

CONSTANCE.

(Avec humeur.)

Où la prendre?

CASALDI.

Où la prendre?.. Ah ! je vous dirais bien ;
Demandez à Grand-Clos...

CONSTANCE.

Il n'accorderait rien.
Etpuis..comment parler de bijoux, qu'on me prête?

CASALDI.

N'en parlez pas..Lachose est pour toujours secrète.

Grand-Clos.. de cet argent se sert-il cette nuit?
Non!.. Demain, au tiroir, vous rendez tout.. sans
(*D'un ton flatteur.*) (bruit!
Vous sentez à quel point l'éclat de la parure
Fait ressortir encor les dons de la nature!

CONSTANCE.

Des diamans!..c'est juste!. Il m'en faut aujourd'hui.

CASALDI.

Absolument !

CONSTANCE.

Demain je remets tout...

CASALDI.

Eh ! oui !

CONSTANCE.

Attendez,... et combien... faut-il que je rapporte?

CASALDI.

(porte?

Prenez dix mille écus..C'est beaucoup, mais qu'im-
(*Appuyant.*)

Puisque j'en fais signer le reçu par Frangin,
De façon qu'il s'engage à reprendre l'écrin
En rendant votre somme...

CONSTANCE.

On ne peut pas mieux dire!

Allons, je cours chercher...

CASALDI.

(*La retenant.*)

Ah! je dois vous instruire,

Que, pour me mettre en règle, à présent j'ai besoin,
Chez l'orfèvre, avec moi, d'amener un témoin.
Appelez Alphonsine, il est très nécessaire
Qu'on sache, que c'est vous, que regarde l'affaire,
Pour avoir un reçu de l'honnête Frangin.

On vous rapportera son billet et l'écrin.

CONSTANCE.

(Elle sonne.)

Soit donc! Si vous saviez combien je suis ravi!...
Depuis plus de six ans que j'en mourais d'envie!
Je vois d'ici pâlir la fière Saint-Edmond
A l'aspect éclatant d'une aigrette à mon front;
D'autant plus, qu'entre nous, la sienne est fort mes-

CASALDI.

(quine.

Vous seule brillerez!

(Alphonsine entre.)

CONSTANCE.

Je l'espère... Alphonsine!
Nous aurons un écrin, mon enfant!

ALPHONSINE.

Quel bonheur!

CONSTANCE.

Paix! c'est le ton bourru du vieil oncle grondeur;
Évitons l'entretien, il s'agit de Clairville.

(Ils entrent dans la chambre d'Albert.)

SCÈNE II.

ALBERT, CLAIRVILLE, FRÉMON.

FRÉMON.

Pendant tout le dîner je t'ai laissé tranquille,
Mais il faut, à présent, trancher la question;
Mon ami veut savoir ta résolution.

CLAIRVILLE.

Oui, mon impatience est assez naturelle.
Je souffre pour mon fils.

FRÉMON.

Ta femme permet-elle

Que tu tiennes parole à ton ancien ami ?

ALBERT.

(*Embarrassé*)

Mon oncle...

FRÉMON.

Ne vas point t'expliquer à demi ;
Je n'écouterai plus de réponse évasive.

ALBERT.

Vous me pressez aussi d'une façon trop vive :

(*Bas à son oncle.*)

Je voudrais vous parler,.... mais seul...

FRÉMON.

(*Le repoussant.*)
Je n'y tiens plus.

Tu n'oses prononcer ton insolent refus ;
Tu voudrais m'en charger ? époux sans caractère,
Ami sans loyauté , mais surtout mauvais père,
De ton unique enfant prépare le malheur !
Obéis à ta femme , et , pour comble d'erreur ,
Rends plus humiliant ce refus qui nous blesse ,
En t'excusant toujours sur ta feinte richesse !
Car moi , je n'y crois pas , et Clairville non plus.
Tu veux auprès de nous passer pour un césus :
Tu passes pour un fou , que son orgueil ruine ,
Et de plus pour un sot , que sa femme domine !

ALBERT.

Mon oncle !. vous pouvez prendre avec moi ce tou.
Certain de mon respect...

CLAIRVILLE.

Brisons là ; trouvez bon
Que je vous dise adieu.

ALBERT.

Comment ?

CLAIRVILLE.

Oui, je vous quitte.
Chez vous avec plaisir j'ai d'abord pris un gîte.
Je me croyais, d'après ce qu'on s'était promis,
Reçu par les parens adoptés par mon fils ;
Vous sentez qu'à présent...

ALBERT.

Oui!... vous êtes le maître!..
Si mon oncle eût voulu,... je lui faisais connaître
La cause de mes torts,.. que j'ai.. bien malgré moi!
Loin de se séparer, peut-être...

FRÉMON.

Explique-toi :
Par hasard, es-tu pauvre? et mens-tu par jactance?

ALBERT.

(*Révolté.*) (sance.
Mon oncle,.. soyez sûr que j'ai... beaucoup d'ai-

CLAIRVILLE.

C'est un bonheur : je dois vous en féliciter ,
Bien qu'il rompe un espoir qui devait me flatter.
(*Il tend la main à Albert.*)
Adieu, mon cher.

ALBERT.

(*Voulant retenir Clairville.*)
Faut-il?..

CLAIRVILLE.

Il le faut.. Sans rancune!

FRÉMON.

(*Prenant le bras de Clairville.*)
Mon neveu, soignez bien votre immense fortune!

ALBERT.

Je ne puis consentir à vous perdre sitôt.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR, *sans livrée.*

ARTHUR.

(*A part.*)
Ah ! bon c'est lui. Monsieur !

(*Haut.*)

ALBERT.

Qu'est-ce-donc ?

ARTHUR.

(*Affectant de la tristesse et de la gaucherie.*)

Un seul mot :

Est-ce de votre part, monsieur, qu'on me commande
De quitter la maison ?.... Pardonnez ma demande.

ALBERT.

Comment ! l'on vous renvoie, à peine encore admis !

ARTHUR.

Oui, mes maîtres par moi seraient trop compromis !
Je manque de talens, à ce que dit madame,
Pour les faire briller.,. comme il faut...

FRÉMON.

Sur mon âme,

Ceci m'amuse assez !

ALBERT.

(*Rougissant de colère.*)

Je ne vous entends pas !

ARTHUR.

C'est pourtant clair : de moi l'on ne fait plus de cas ;..
Et j'ai manqué, dit-on, et d'art et de science
Pour faire bien valoir toute votre opulence !

FRÉMON.

(*Haut.*) (*Bas à Clairville.*)

A merveille ! On croirait l'accident concerté.

ALBERT.

Que dit cet insolent ?

ARTHUR.

Je dis la vérité.

Malgré tous mes efforts pour mériter ma place ,
J'ai produit.. peu d'effet;... et madame me chasse!

ALBERT.

(*A part.*) (*Haut.*)

Misérable valet !.. Sors de suite , ou sinon !..

ARTHUR.

Je quitte sans regret une triste maison ,
Dont la folle splendeur est vaine et mensongère ,
Et l'orgueil seul réel , ainsi que la misère !
Adieu , je sors content !

(*En parlant, il gagne la porte, et s'enfuit au moment où Albert va le pousser dehors.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ARTHUR.

ALBERT.

J'étouffe de fureur !

Conçoit-on cette audace ?

FRÉMON.

Ah ! j'en ris de bon cœur.

(*Bas à Clairville*)

Notre position se trouve bien changée !

CLAIRVILLE.

J'entends : l'affaire encor peut-être rengagée.

ALBERT.

(*Affectant de la gaieté.*)

Quelle scène bizarre !

FRÉMON.

Elle arrive à propos :

Et qu'en dit l'opulent monseigneur de Grand-Clos ?

ALBERT.

Ce que j'en dis?... Eh mais.. quelqu'ennemi sans

Aura... Penseriez-vous ?

(*A Clairville.*)

(doute

CLAIRVILLE.

Bon ! est-ce qu'on écoute
Des propos de valets !

FRÉMON.

Il a pitié de toi !
Je suis sûr qu'en lui-même il pense comme moi.

CLAIRVILLE.

(*Bas.*)

Moins d'aigreur... Il est temps de renouer l'affaire.

ALBERT.

(*plaire,*

Enfin.. je vois, monsieur, qu'il faudrait pour vous
Convenir du malheur où vous me supposez.

FRÉMON.

(*Sévèrement.*)

Oui, sans doute ! et par-là vos torts sont excusés.

(*D'un ton d'amitié.*)

Tu sens bien qu'à présent la feinte est inutile.
A ta place, vois-tu, j'aurais dit à Clairville :
Il est vrai, mon ami, je n'ai pas ménagé ;
Je l'avoue, et mon bien est presque tout mangé.
Par ma femme entraîné j'ai suivi sa manie.
Ma fille à votre fils ne peut plus être unie ;
Malgré moi je renonce à mon plus cher désir !..
Un discours aussi franc, nous aurait fait plaisir.
Clairville aime son fils ; il a beaucoup d'aisance ;
Et peut-être qu'alors ma main... dans la balance,..
Pour la faire pencher, eût mis des argumens...
D'un certain poids... Enfin, je crois que tu m'en-

CLAIRVILLE.

(*tends ?*

(*Tirant à lui l'oncle.*)

(*A Grand-Clos dont
l'agitation est visible.*)

Bravo, Frémon... Votre oncle en vérité raisonne,
Quand il ne gronde pas beaucoup mieux que per-

(*Tout bas en souriant.*)

(*sonne.*

Avouez ce qu'il veut... moi... je n'en croirai rien ;

Et tout s'arrange alors!.. Il vous attend...Eh bien?

ALBERT.

Je sais apprécier votre délicatesse ;
Vous feignez d'écarter le soupçon qui me blesse.
Mais... vous le partagez,... cela n'est pas douteux.
Mon oncle à sa façon se montre généreux :
Il veut bien m'obliger, pourvu qu'il m'humilie...
(Avec fierté.)

Heureusement... sans lui... j'établirai Julie...
L'homme à qui je la donne est content de sa dot...
Elle est digne de moi!...

CLAIRVILLE.

C'est votre dernier mot?

ALBERT.

(Retenant Clairville.)

Dans ma position que pourrais-je vous dire?

(A part.)

Si je cède, on croira... Je souffre le martyr!

CLAIRVILLE.

(Bas à Frémon.)

Devant moi, je le sens, l'orgueil est trop en jeu.

(Haut.)

Je t'attends vers mon fils...

(Il sort par le fond.)

FRÉMON.

Je te suis avant peu.

SCÈNE V.

ALBERT, FRÉMON.

FRÉMON.

(Ironiquement.)

Très-bien!

ALBERT.

Vous profitez d'un accident bizarre ,
Mais qui ne prouve rien.

FRÉMON.

Soit....

ALBERT.

Et je vous déclare
Que je dédaignerais vos pénibles secours ,
Quand j'en aurais besoin !

FRÉMON.

L'amour-propre toujours...
Perce dans tes propos : c'est lui seul qui résiste...

(*Avec force.*)

Eh bien ,... à te servir malgré toi je persiste ;
Je sauve ton orgueil prompt à s'effaroucher ,
Et couvre ton affront que tu ne peux cacher.

(*Sans affectation.*)

Soixante mille francs sont une dot honnête :
Vas dire à ton ami que tu l'as toute prête.

(*Appuyant sur les mots.*)

Offre-la, de ta part, et non comme de moi.
Je paie, et te promets le secret, sur ma foi !

ALBERT.

Qu'entends-je, est-il bien vrai?...

FRÉMON.

Par cette offre honorable
Tu donnes sur-le-champ la preuve incontestable
Qu'on te calomniait;... tu détruis tout soupçon.

ALBERT.

(*Presque hors de lui.*)

Quoi! vous consentiriez?... vous seriez assez bon?
Mon cher oncle!

FRÉMON.

Eh! mon Dieu, votre oncle vous dispense

D'étaler en grands mots votre reconnaissance.
A mon âge on sait bien ce qu'on fait, Dieu merci,
Et ce n'est pas pour vous que j'en agis ainsi.

ALBERT.

Vous voilez vos bienfaits d'une feinte rudesse ;
Mais mon cœur....

FRÉMON.

Brisons là. Tu me fais la promesse
De ranger ta maison, d'éloigner Géricour,
Même ce Casaldi...

ALBERT.

Mon oncle, dès ce jour
Je suivrai vos conseils, je vous le certifie.

FRÉMON.

Soit. Mais de ta faiblesse encor je me défie.
A ta femme surtout fais entendre raison.

ALBERT.

Je vais lui déclarer....

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSINE.

ALPHONSINE.

(A Albert.)

Courez vite au salon,
Courez...

ALBERT.

Courir! pourquoi?

ALPHONSINE.

La nombreuse assemblée
Qui venait pour la fête est confuse et troublée.
Mademoiselle...

ALBERT.

Eh bien ?

ALPHONSINE.

Vient de se trouver mal
Dans mes bras, à l'instant.

FRÉMON.

Quel accident fatal !

ALPHONSINE.

Et de plus, au moment où je vous parle, ontremble :
Auguste et Géricour veulent se battre ensemble !

FRÉMON.

(Retenant son neveu qui veut aller au salon.)
(A la suivante.)

Enfin, sais-tu d'où vient ce trouble singulier ?

ALPHONSINE.

De madame... Elle a pris la main du chevalier ;
Puis, le nommant très-haut à qui voulait l'entendre,
Elle l'a présenté comme son futur gendre.

FRÉMON.

Je la reconnais là.

ALBERT.

Ciel ! que faire à présent ?

FRÉMON.

Que faire ? démentir ce propos imprudent !

ALBERT.

Moi, faire un tel éclat ? songez-vous au scandale,
Mon oncle ?... il n'est plus temps !..

FRÉMON.

Quelle erreur sans égale !

Tu peux...

ALBERT.

Il est trop tard... Je suis trop compromis,
L'on m'a trop avancé.. Plaiguez-moi.. Je frémis.
Courons !... *(Il sort avec Alphonsine.)*

SCÈNE VII.

FRÉMON, *seul.*

Que je te plaigne, homme faible et coupable !
 Quoi ! j'aurai caressé ton orgueil méprisable,
 Au lieu de l'écraser sans égards, sans pitié ;
 A ta faiblesse, enfin, je suis associé,
 Je la couvre ! et morbleu, par un grand sacrifice !..
 Il semble corrigé de son absurde vice ;
 J'ai sa parole, il est repentant, désolé...
 Et puis tout est perdu quand sa femme a parlé !

(*Il se promène avec agitation.*)

Maudite vanité ! passion ridicule !
 De tépargner encor je me ferais scrupule...
 Me voilà décidé.. Je ne balance plus !...
 Oui, dût-il m'en coûter cinquante mille écus,
 Pour fixer à mon gré le destin de Julie,
 J'y consens.. Au baron il faut que je m'allie !
 C'est une occasion qu'on ne peut négliger,
 Un honneur !. Eh ! Frémon, à quoi vas-tu songer ?
 Contre la vanité, dans ta colère extrême,
 Tu déclames bien fort, et tu te prends toi-même,..
 Agissant à peu près comme agit ton neveu (bleu !
 Mais moi,.. c'est différent !.. Moi, j'ai raison, mor-

.....

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉMON, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

A rester plus long-temps nul espoir ne m'engage.

FRÉMON.

(rage.)

Demeure encor, mon cher, je ne perds point cou-

D'après certains détails que je viens d'obtenir ,
On peut rompre l'hymen tout près de se finir.

CLAIRVILLE. (porte.

Quand tu pourrais le rompre, à présent peu m'im-
La façon dont Albert avec moi se comporte
A changé tout-à-fait mes projets d'autrefois, (vois.
Et j'en fais très-gaîment mon deuil, comme tu
Pour trancher net, enfin, je rends grâce à ton zèle;
En ménage à mon fils l'aimable demoiselle
N'apportait rien ; ainsi...

FRÉMON.

Rien ! tu te trompes fort.
La nièce est pauvre ; mais l'oncle a son coffre-fort
Qu'il lui garde.

CLAIRVILLE.

(Riant.)
Après lui.

FRÉMON.

Point du tout : je partage
Avec elle , à l'instant , mon futur héritage :
C'est trente mille francs de rente pour sa part,
En attendant ma fin , qu'elle attendra bien tard ,
Si je puis !... M'entends-tu ?

CLAIRVILLE.

Je n'ai rien à répondre ;
Ta générosité commence à me confondre.

FRÉMON.

C'est par entêtement ! moi, je me pique au jeu !

CLAIRVILLE.

Il est vrai qu'à présent tu t'exposes fort peu ;
Car la chose est rompue et ne peut se reprendre.

FRÉMON.

Et si je viens à bout de renvoyer le gendre,

Et de venger ton fils d'un indigne refus ?

CLAIRVILLE.

Agis donc à ton gré, je ne m'en mêle plus ;
Et puisse cette épreuve être bientôt finie !

FRÉMON.

(Tirant un papier.)

Signe là seulement ton nom de baronnie,
Ton nouveau titre, enfin.

CLAIRVILLE.

Mon cher, à quel propos ?

FRÉMON.

Afin de corriger mon Clénard de Grand-Clos !

CLAIRVILLE.

(Refusant.)

Je devine ta lettre avant de l'avoir lue ;
Tu me fais lui mander que je le destitue ?

FRÉMON.

Je te fais plus poli : dans ces occasions,
Messieurs, vous vous servez d'autres expressions.

CLAIRVILLE.

Est-ce bien toi, Frémon, toi qui me crois capable
D'abuser du pouvoir dont je suis responsable ?

Et pour mes passions d'en faire un instrument ?

Ah ! plutôt que ma main me dessèche au moment
Où je la commettrais dans un acte arbitraire !

(Il veut déchirer sa lettre.)

FRÉMON.

Ne la déchire pas, il faudrait la refaire !

J'admire les élans de ton noble courroux ;

Mais il est sans sujet, car soit dit entre nous,

Tu ne fais qu'une épreuve, et, sans te compromettre,
Plus tard même tu peux, interprétant ta lettre,

Dire que les talens d'un chef de tes bureaux
T'ont paru destinés à de plus grands travaux...

CLAIRVILLE.

A cela je me rends, d'autant mieux que d'avance
Tel était à peu près mon projet de vengeance
Contre un ancien ami, malgré ses torts récents.

FRÉMON.

Mets donc... le directeur et baron...

CLAIRVILLE.

(Il va signer.)
J'y consens.

Je signe seulement avec mon nom de terre,
Car je garde toujours l'incognito sévère.

FRÉMON.

Soit !

CLAIRVILLE.

Des événemens je reste spectateur ?

FRÉMON.

(On entend un bruit de musique éloigné.)

Oui... Paix!... Déjà le bal ?

CLAIRVILLE.

(Il remet le papier à Frémon.)

Ma foi, j'en ai grand' peur.

FRÉMON.

Ils poursuivent leur plan avec effronterie...
Eh bien !... nous danserons !...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Partons, je vous en prie.
Vous l'entendez, mon père, on commence le bal ;
Dois-je voir triompher un odieux rival ?

CLAIRVILLE.

Calme-toi, mon ami !

AUGUSTE.

Voulez-vous que j'écoute (te
Les complimens nombreux qu'on lui fera, sans dou-
Et que j'y joigne encor le mien sur son bonheur?
Non; je n'y tiendrais pas; je sens que ma fureur...
Partons donc...

FRÉMON.

(L'arrêtant.)

Un moment !

AUGUSTE.

Vous qui m'étiez propice,
Voudriez-vous, monsieur, prolonger mon supplice,
Après avoir en vain compté sur vos secours?
Car vous m'aviez promis...

FRÉMON.

Je te promets toujours !

AUGUSTE.

Il n'est plus temps. Ici je ne dois plus paraître.

CLAIRVILLE.

(En souriant, à son fils.)

Mon cher, de mon départ Frémon seul est le maître;
Comme de ses avis je fais le plus grand cas,
J'attends...

AUGUSTE.

(Regardant avec incertitude son père et Frémon.)

De mon chagrin vous ne vous ririez pas,
N'est-il pas vrai, monsieur? Que faut-il que jecroie?

FRÉMON.

Rien encor!... Votre père à ce bal vous envoie...

AUGUSTE.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Toi-même , et rends grâce à l'ami généreux
Qui veut tenter encor...

FRÉMON.

Un essai fort douteux!..

Emmène donc ton fils.

AUGUSTE.

(Avec confiance.)

Oui, monsieur, je m'éloigne,
J'obéis; mais souffrez qu'au moins je vous témoigne
Combien je suis touché,... combien...

FRÉMON.

Mon Dieu! c'est bon.

AUGUSTE.

Quelle reconnaissance!

FRÉMON.

Aucune.

AUGUSTE.

Ah! monsieur!

FRÉMON.

(Impatienté.)

Non?

Pour le fils d'un ami c'est un devoir, j'espère;

(A part.)

Surtout pour un ami qui marche au ministère!

AUGUSTE.

(De la porte.)

Je m'abandonne à vous!

(Ils laissent ouverte la porte du fond en sortant.)

FRÉMON.

Je vous suivrai bientôt!

SCÈNE III.

FRÉMON.

Le cher baron sur moi lève un terrible impôt!
Mais il est volontaire... O vanité maudite!

(*Il fait quelques pas et s'arrête.*) (vite,
Réglons tout.. Pour Albert, cette lettre au plus
Par quelqu'un du dehors.—Puis revenir au bal.
Pour la voir arriver.—Démasquer le rival..
Oui, ... c'est bien.

(*Il sort rapidement par le côté de l'entrée.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSINE.

(*Dans la pièce du fond. La porte ouverte laisse apercevoir un lustre allumé. Cette salle est censée précéder le salon du bal. Alphonsine, dès le commencement de la courte scène de Frémon, est entrée suivie de plusieurs valets portant des tables de jeux et des flambleaux qu'elle y fait ranger.*)

ALPHONSINE.

(*Aux valets.*)

La bouillote exige ici trois tables.

Ces deux pièces de suite au jeu sont convenables ;
Dans celle-ci surtout, là plus loin des danseurs,
Six tables d'écarté pour les plus gros joueurs.
Allons ! dans le service un peu plus de vitesse !
(*Les domestiques se pressent et s'embarrassent.*)

Ces laquais de louage ont une maladresse

(*Elle avance plus près de la rampe.*)

Qui les trahit toujours... Voilà le bal en train.
(*Faible bruit de musique dansante qui continue pendant cette scène.*)

Le mariage aussi!... Comme en un tour de main

Madame a su frappant un coup à l'étourdie,
 Aller droit à son but d'une façon hardie !
 Vive le caractère ! Oh ! Quiconque m'aura
 Pour légitime épouse , à coup sûr m'en verra !..
 Oui , certes !.. j'en aurai !—La danse est animée..
*(Elle écoute le bruit du bal , et regarde de la se-
 conde pièce du côté où l'on suppose le salon de
 danse.)*

Madame de Grand-Clos est-elle assez charmée ?
 Quels airs nous nous donnons !.. avec quelle fierté
 Nous étalons l'écrin.. que l'on nous a prêté !
 La vanité l'étouffe ! A présent qu'elle brille
 Elle ne songe guère au chagrin de sa fille !
*(Avec compassion en regardant du côté où on sup-
 pose le bal.)*

La voilà ,... pâle encor , et les regards baissés ,
 Ou parfois tristement sur Auguste fixés !..
 Ah ! cela me fait peine , et j'ai l'âme si bonne
 Que j'en suis tout émue !..

*(Elle se détourne du côté de l'antichambre
 par où Frémon est sorti.)*

Eh ! mais , Dieu me pardonne !
 Serait-ce bien Arthur qui s'est glissé là-bas ?
 Lui qu'on a mis dehors !.. Il ne l'oserait pas !
 C'est pourtant lui , ma foi !.. maintenant j'ensuis sûre !..
 Monsieur Frémon lui parle ! ô l'étrange aventure !
(Regardant toujours.)

Mais l'oncle rentre au bal , et l'effronté laquais
 Vient ici.

SCÈNE V.

(Dès que cette scène est en train, le bruit de la musique du bal cesse entièrement.)

ALPHONSINE, ARTHUR (*).

ALPHONSINE.

Quoi ! c'est vous ?

ARTHUR.

Je sais ce que je fais.
Sans doute, en me montrant, je sens que je m'expose ;
Mais je suis protégé, je ne crains pas grand'chose.
Ce vieux monsieur Frémond deviendrait mon soutien.
(*A demi voix.*)

Pour chasser Géricour je lui donne un moyen...

ALPHONSINE.

Ah ! vous nous rendriez un service impayable !

ARTHUR.

Vous verrez du nouveau, presque de l'incroyable !
Enfin des changemens au logis ; et d'abord..
Je me fais honnête homme..

ALPHONSINE.

Oh ! cela, c'est trop fort !

Impossible !

ARTHUR.

Si fait ! un seul mot vous le prouve :
Ce n'est point par vertu, mon intérêt s'y trouve.
Oui, d'être homme d'honneur un moyen m'est offert...
(*Tout bas.*) (*fert...*)
Si vous pouviez savoir ce que j'ai découvert !

ALPHONSINE.

Quoi donc ?

(*) Vite toute la scène, surtout la fin.

ARTHUR.

Ce campagnard, dont leur sottise arro-
A maladroitement dédaigné l'alliance... (gance

ALPHONSINE.

Eh bien ?

ARTHUR.

Complètement on se trompait sur lui !
J'ai surpris ses discours avec l'oncle aujourd'hui..
C'est un homme à servir enfin que ce Clairville !

ALPHONSINE.

Dites donc ce qu'il est ?

ARTHUR.

Confidence inutile, (mieux
Et qui perdrait un temps qu'il faut employer
Contre les intrigans introduits en ces lieux!....
Casaldi, que fait-il ?

ALPHONSINE.

A madame il procure-
En diamans loués une belle parure.

ARTHUR.

(*Souriant ironiquement.*)

Ah ! oui ! des diamans !... Je crois les avoir vus....

(*Dédaigneusement.*)

Et leur valeur réelle...

ALPHONSINE.

Est de dix mille écus !

ARTHUR.

A ce qu'il dit...

ALPHONSINE.

Ma foi, on peut fort bien le dire,
Puisque la chose est vraie.

ARTHUR.

Eh ! vous me faites rire !

Vous croyez qu'un joaillier s'en ira follement
Prêter un tel écrin sans bon nantissement ?

ALPHONSINE.

Eh ! qui vous dit cela ? Nous avons, au contraire,
Consigné pour un jour la somme nécessaire !

ARTHUR.

(*Plus vivement.*)

Bah ! d'où vient cette somme !

ALPHONSINE.

Oh ! je n'en sais pas tant ; ..

Mais nous l'avons donnée, et c'est un fait constant,
Pour l'écrin...

ARTHUR.

(*Plus surpris, à demi-voix.*)

Cela sent l'escamotage en diable !

(*Haut.*)

Dix mille écus ! ... C'est donc un écrin véritable ?

ALPHONSINE.

Véritable, à coup sûr ! plaisante question !

ARTHUR.

(*Très-agité.*)

Écoutez-moi, de grâce, avec attention :
La valeur de l'écrin me paraît compromise.
Casaldi la tient-il ?

ALPHONSINE.

Non. Comptée et remise

Par moi-même à Frangin...

ARTHUR.

(*D'un air rassuré d'abord.*)

Tant mieux ! ... Et les bijoux ?

ALPHONSINE.

Portés à ma maîtresse.

ARTHUR.

Aussi portés par vous ?

ALPHONSINE.

Non ; mais par Casaldi.

ARTHUR.

(Se frappant le front. /
Je crois que j'en devine.

Notre homme a bien pu faire un coup à la sourdine.

ALPHONSINE.

Que peut-il avoir fait ?

ARTHUR.

Un mot encore.

ALPHONSINE.

Eh bien ?

ARTHUR.

N'est-il pas absent ?

ALPHONSINE.

Oui.

ARTHUR.

Ne doutons plus de rien !

Je cours...

ALPHONSINE.

Où ?

ARTHUR.

S'il se peut, détruire son ouvrage.

(A part en sortant.)

S'il faut qu'il en profite !.. Oh ! je me pends de rage.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

ALPHONSINE.

Bon Dieu! qu'ai-je entendu! Quels hôtes dangereux
S'étaient glissés chez nous! et comme il est heureux
Qu'un motif de querelle à propos ait pu naître
Pour les brouiller ensemble en les faisant connaître.

(Elle fait quelques pas vers le fond en écoutant.)

Ah, ça! mais... danse-t-on? j'écoute, je n'entends,
Dans le salon de bal, aucun bruit d'instrument.

(Elle regarde dans la pièce du fond.) (trépides,
Comment donc?.. nos joueurs,.. jusqu'aux plus in-
Ont laissé l'écarté? voilà mes tables vides!

SCÈNE VII.

ALPHONSINE, JULIE, arrivant précipitamment et
se jetant dans un fauteuil.

ALPHONSINE.

Mademoiselle, ici que cherchez-vous, bon Dieu?

JULIE.

Ma mère est sur mes pas... Je l'attends en ce lieu;
D'un nouvel accident tu me vois tout émue...
Tout le cercle est troublé,.. la danse est suspendue..
Une lettre,.. à mon père adressée à l'instant,
A produit cet effet aussi prompt qu'étonnant;
Du nouveau ministère on prétend qu'elle arrive...
Bien loin de soupçonner l'objet de la missive,
Ma mère, très flattée, a d'abord résolu
Qu'à cinq ou six amis le papier serait lu...
Ils se sont mis en groupe au fond d'une embrasure;
Mais.. on n'a pas long-temps poursuivi la lecture!..
Aux premiers mots, ma mère, étouffe un cri d'effroi:
J'ai vu pâlir mon père... Il arrêtait sur moi
Des regards douloureux qu'rien ne saurait peindre!
Le groupe des amis, qui paraissait nous plaindre,

S'est mêlé dans la foule occupée à danser...
Quelques instans après, j'ai vu le bal cesser...
On se parlait tout bas, en médissant peut-être!..

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE.

JULIE.

(*A Constance qui arrive rapidement.*)

Ah! maman, qu'est-ce donc que cette étrange lettre?

CONSTANCE.

Elle nous a frappés d'un coup bien accablant.
Notre sort, par malheur, est changé, mon enfant...
Cette lettre fatale... annonce à votre père
Qu'il ne conserve plus sa place au ministère.
Nous sommes ruinés..

JULIE.

Cela ne se peut pas ;
N'avons-nous pas des biens, des revenus :

CONSTANCE.

(*Avec effort.*)

Hélas.

Sauf le gain d'un procès, ressource presque vaine,
Qui pour nos créanciers pourra suffire à peine!
Nous voilà sans fortune, et c'est une raison
Pour n'en rien laisser voir... Retournons au salon..
Ah! combien Casaladi me serait nécessaire!...
Sachez s'il est rentré.

ALPHONSINE.

Je pense le contraire.

Je vais m'en assurer.

SCÈNE IX.

CONSTANCE , JULIE.

CONSTANCE.

Pourvu que Géricour
N'aille pas nous quitter dans ce malheureux jour !
Montrez-lui mille égards ,... tâchez avec finesse
De fixer tous ses soins , qu'il vous parle sans cesse ;
Qu'on le voie empressé ; cela dépend de vous.
Un sourire flatteur ,... quelques regards plus doux ;..
Qu'on ne puisse pas croire enfin qu'il se dégage !

JULIE.

Plût au ciel !

CONSTANCE.

pouvez-vous me tenir ce langage,
Lorsque cette union est notre unique espoir ?
Songe aux propos amers qui sur nous vont pleuvoir !
(*Avec force.*)
Ah ! plus on est déchu , moins il faut le paraître !

JULIE.

Rougit-on d'un état dont on n'est point le maître ?

CONSTANCE.

(*Avec une espèce d'emportement.*)
Sans doute ! apprends-moi que le plus grand malheur
Est de sembler privé de luxe et de splendeur !
Qu'un soupçon de ce genre est presque une infamie...
Nous sommes à Paris !... et l'on y sacrifie
Repos ! bonheur ! enfin les plus chers intérêts
Fortune ! affection !... l'amour-propre , jamais !
(*S'adoucissant et d'un air suppliant à Julie.*)
J'attends cela de toi , viens ma chère petite ;
Accueille Géricour , retournons au plus vite...
De l'assurance , au moins !... Cache ton embarras !

JULIE.

(A part, s'essuyant les yeux.)
Que je suis malheureuse!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT.

(Sévèrement.)

Où portez-vous vos pas?
De rentrer au salon je vous fais la défense!

CONSTANCE.

Y pensez-vous, monsieur?

ALBERT.

Oui, madame, j'y pense.
C'est assez prolonger ma honte et mon tourment.

CONSTANCE.

Que dira-t-on, monsieur?

ALBERT.

Qu'importe en ce moment?
Grâce à vous, chacun sait la fatale nouvelle!

CONSTANCE.

Au moins n'affectons pas d'être accablés par elle.

ALBERT.

Qu'ai-je à ménager?

CONSTANCE.

Qui?... Géricour et son bien,
Son crédit qui nous reste.

ALBERT.

Il ne vous reste rien.

CONSTANCE.

Nous aurait-il quittés?

ALBERT.

(*Éclalant.*)

Femme vaine et crédule,

Goûtez les fruits amers d'un orgueil ridicule.
Flattez-vous maintenant d'un chimérique espoir!
Qu'était ce Géricour ? Voulez-vous le savoir ?
Cet homme soi-disant d'une illustre famille,
A qui votre imprudence allait donner ma fille...

CONSTANCE.

Eh bien ?

ALBERT.

Eh bien ! Frémon d'un seul mot l'a chassé !
Le malheureux a fui dès qu'on l'a prononcé.

(*Avec une ironie amère.*)

Ce gendre proclamé, tantôt, avec jactance,
N'est qu'un homme sans nom, sans mœurs, sans con-
Partout flétri !

(*sistance!*)

CONSTANCE.

Lui ! ciel !

ALBERT.

(*Froidement.*)

Informez-vous ?

CONSTANCE.

Hélas !

JULIE.

(*Naïvement.*)

Quel bonheur ! Géricour ne m'épousera pas !

ALBERT.

C'est pour un intrigant d'une aussi vile espèce,
Qu'avec un vieil ami vous rompez ma promesse !

CONSTANCE.

Pouvait-on soupçonner ? Vous-même, ainsi quemoi

Au rang de Géricour n'ajoutiez-vous point foi?

ALBERT.

Oui, vous avez raison : moi seul je suis coupable ;
De ce que j'ai permis je deviens responsable.
Je devais mettre obstacle à vos prétentions ;
Depasser constamment pour plus que nous n'étions ;
Comment n'ai-je pas vu qu'en vivant de la sorte,
A tous mes vrais amis je fermerais ma porte ?
Pour éblouir leurs yeux nous étions trop connus,
Et la maison s'ouvrit pour les premiers-venus !..
N'importe ! de briller vous avez eu la joie !
Mais, me trompé-je ?.. Non !. Permettez que je voie ?.
Des pierres d'un tel prix !.. Vous me direz comment ?

CONSTANCE.

(*Embarrassée.*)

C'est un écrin... prêté... pour ce soir seulement..
A monsieur Casaldi, qui demain doit le rendre...

ALBERT.

Des diamans prêtés ! jusqu'où vous fait descendre
Cette soif d'étaler une fausse grandeur.

(*Ironiquement.*)

Des diamans d'emprunt, madame, quel honneur !
J'en suis honteux pour vous !

JULIE.

(*D'un ton suppliant.*)

Oh ! mon père de grâce !

ALBERT.

(*Montrant sa fille.*)

C'est pour elle surtout que je sens ma disgrâce.
Quel sera son destin ? sans fortune à présent,
Pour elle plus d'espoir, plus d'établissement.

(*Avec force.*)

Pauvre enfant ! tu devras ton malheur à ta mère.

JULIE.

(*A Constance.*) (*A son père.*)
N'en croyez rien !.. Voyez , elle se désespère ;
Vous la faites pleurer !.. Oh ! maman , calmez-vous :
Le chagrin de mon père a causé son courroux ;...
J'en suis sûre.

CONSTANCE.

Ah ! ce jour décide notre perte !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , ALPHONSINE.

CONSTANCE.

As-tu vu Casaldi ?

ALPHONSINE.

Non ; la salle est déserte.

(*Récit très-rapide.*)

Tout le monde est sorti ; même l'oncle Frémon
Attend une voiture au milieu du perron.
Il emmène , dit-il , en partant tout à l'heure ,
LesdeuxmessieursClairville en sa propre demeure.
C'est ce qu'il m'a chargé d'annoncer de sa part.

ALBERT.

J'attendais cet affront.. Qu'il presse son départ ;..
Tant mieux ! de mes adieux je serai plus tôt quitte.

(*A sa femme.*)

Et tandis que je vais en finir au plus vite ,
(*D'un ton sec.*) (moins,
Voulez-vous , pour m'aider en quelque chose au
Tenir prêt un dépôt qu'on remit à mes soins !..

(*Il indique sa Chambre.*)

CONSTANCE.

(*Surprise.*)

Quel dépôt !..

ALBERT.

De l'argent, là.. dans mon secrétaire.

CONSTANCE.

(*Épouvantée.*)

Il n'est pas à vous ?

ALBERT.

Non !

CONSTANCE.

(*Réprimant son effroi, à part.*)

Grand Dieu ! que vais-je faire ?

(*Haut.*)

Quoi ! c'était en dépôt qu'il vous était remis ?

ALBERT.

Clairville me l'offrait pour la dot de son fils.

Il part ;... donc il faut...

CONSTANCE.

(*Pâlissant.*)

Oui, je sais qu'il faut le rendre..

ALBERT.

(*En s'en allant.*)

(*dre*)

Auprès de ces messieurs, vous devez bien comprendre mon dessein n'est pas d'allonger l'entretien. N'allez donc pas tarder.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, JULIE, ALPHONSINE.

CONSTANCE.

(*Avec agitation.*)

Quel état est le mien !

La somme est incomplète.. Aventure cruelle !

(*Appelant.*)

Alphonsine !

JULIE.

Maman !

CONSTANCE.

Est-ce vous que j'appelle !

Laissez-nous !

JULIE.

(Tremblante.)

J'obéis.

(Elle se retire quelques pas en regardant avec intérêt sa mère dont l'agitation l'inquiète.)

CONSTANCE.

O malheureux écriin !

(Bas à Alphonsine.)

Je vais m'enfermer là. Toi, descends chez Frangin ;
Qu'il vienne sans délai, .. dis que je l'en conjure,
Me rapporter ma somme et prendre sa parure !

ALPHONSINE.

J'y cours.

CONSTANCE.

Tâche surtout que ce maudit joaillier
N'arrive pas ici par le grand escalier !

(En sortant.)

Madame, je comprends.

JULIE.

Ma mère se désole !

CONSTANCE.

J'aurai bien peu joui de ce plaisir frivole
Pour le payer si cher !

JULIE.

(Timidement, et presque en pleurant.)

Qu'avez-vous donc, hélas !

Ne puis-je le savoir ?

CONSTANCE.

Quoi ! toujours sur mes pas ?

(*A part.*)

Si Frangin tarde trop, ... alors je suis perdue !

(*Elle va rentrer dans la chambre d'Albert.*)

JULIE.

Vous suivrai-je, maman ?

CONSTANCE.

Non, restez !... votre vue...

Me fait un mal affreux !

JULIE.

Je tombe à vos genoux !

En quoi suis-je coupable ?

CONSTANCE.

En rien !.. Ce n'est pas vous !

Si tu pouvais savoir ce que souffre ta mère !

JULIE.

Je dois vous consoler ; et moi-même, ... j'espère...

Que vous compatirez à ma vive douleur...

Vous savez qu'il s'en va !...

CONSTANCE.

Oui, j'ai fait ton malheur..

Tu me le fais sentir, et c'était là ma crainte !

Accable-moi !...

JULIE.

Maman, ce n'est pas une plainte !

CONSTANCE.

Elle est juste !

JULIE.

Oh ! jamais ! ne le supposez pas !

CONSTANCE.

(*A part*) (Vaincue.)... (hâte!)
 Ma fille! Ah! qu'ai-je fait?.. Allons, viens dans ma chambre!
 Viens, tu sauras mes torts, je dois t'ouvrir mon âme!

(*Elles entrent ensemble dans la chambre d'Albert en se tenant embrassées. Au moment où elles disparaissent, Alphonsine traverse rapidement le salon, en s'écriant d'un air effrayé :*)

ALPHONSINE.

Frangin n'est pas rentré!. Que deviendra madame?
 (*Elle entre aussi dans la Chambre.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, JULIE, ALPHONSINE.

CONSTANCE.

(*Sortant de sa chambre, l'écrin à la main. A Alphonsine.*)

Tu dis qu'il est absent?

JULIE.

(*A sa mère.*)

Il peut rentrer bientôt.

CONSTANCE.

Il reviendra trop tard!... On attend le dépôt!
 Grand-Clos va remonter!.. Je crois déjà l'entendre.

JULIE.

(*A la suivante.*)

De grâce, calmez-vous! Tu devrais redescendre
 Pour amener Frangin dès qu'il sera venu.

ALPHONSINE.

(Sortant rapidement.)

Il suffit!

SCÈNE II.

CONSTANCE, JULIE.

CONSTANCE.

(Avec reconnaissance.)

Chère enfant!... Mon secret t'est connu;
D'un orgueil insensé tu me vois la victime.
De ma fille peut-être ai-je perdu l'estime!

JULIE.

O maman! Cessez donc de me parler ainsi!

CONSTANCE.

(Exaltée.)

Mon supplice commence, il est grand jusqu'ici;
Mais s'il faut que ma honte augmente tout à l'heure,
Si Clairville et Frémon!.. Ah! plutôt que je meure!
Oui! que le juste ciel, qui voit mon repentir,
Me sauve un tel opprobre!.. Ah! je les vois venir.

(Elle chancelle.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT *suiivi de* CLAIRVILLE,
AUGUSTE *et* FRÉMON.

ALBERT.

(En entrant, à sa femme.)

A quoi donc pensez-vous?. Oubliez-vous madame,
Ce que le prompt départ de ces messieurs réclame?

(Il montre Clairville et son fils.)

Ce retard maladroit, qu'il fallait éviter,
Assez mal à propos les forces à remonter.

(À Clairville.)

Pardons! je vais chercher moi-même votre affaire.

CONSTANCE.

Non, monsieur!... J'ai la clef de votre secrétaire, J'irai,... si ces messieurs veulent absolument Nous quitter à cette heure et dans un tel moment.. J'aurais cru que demain...

ALBERT.

(Impatient.)

Rouvons-nous les contraindre ?

Hâtez-vous donc ! allez !

CONSTANCE.

Dieu ! que je suis à plaindre !

ALBERT.

Modérez-vous, madame : à quoi bon ces éclats ?

CONSTANCE.

Messieurs !... jusqu'à demain !

ALBERT :

Je ne vous conçois pas !

Madame, est-ce l'instant d'une plainte inutile ?

CONSTANCE.

(Toujours suppliante, à Frémon.)

C'est vous, mon oncle ! vous ! qui décidez Clairville A se venger ainsi des torts que nous avons !

FRÉMON.

(Froidement.)

Oui, j'emmène Clairville, il est vrai.. Nous partons : Mais appréciez mieux notre délicatesse :

(Montrant Clairville.)

L'ami se tait ; et l'oncle enfin ne vous adresse Aucun reproche amer...

ALBERT.

Vous ne pourriez jamais !

M'en faire de pareils à ceux que je me fais !

FRÉMON.

Je le crois.

ALBERT.

(A sa femme, plus impatienté.)

A la fin, Madame, je me lasse;

On attend...

CONSTANCE.

(A part.)

Oui, monsieur... Que faut-il que je fasse?.

(Haut.)

Dois-je avouer?... Oh! non, non, jamais! je ne puis!

ALBERT.

Qui vous trouble à ce point?

CONSTANCE.

(Égarée.)

Je ne sais où j'en suis!

ALBERT.

(Séchauffant.)

Parlez...

CONSTANCE.

(Gémissant.)

Toute espérance enfin m'est enlevée!

(Prête à Parler.)

Eh bien!

ALPHONSINE.

(Arrivée pendant la fin de cette scène, à l'oreille de sa maîtresse.)

Voici Frangin!

CONSTANCE.

(A part, retenant un cri.)

Ah! me voilà sauvée!

ALPHONSINE.

Par l'escalier secret il est monté...

CONSTANCE.

C'est bon !

ALBERT.

(*Tout à fait impatienté.*)
Eh bien ?

CONSTANCE.

(*Se remettant par degrés.*)

Eh bien!.. monsieur,.. n'ai-je aucune raison,
Dans un pareil instant,.. pour.. sembler interdite;
Alors que le dernier de nos amis nous quitte?
Mais... vous êtes pressés ; vous voulez ce dépôt?
Et vous allez l'avoir...

(*Elle entre dans sa chambre suivie d'Alphonsine.*)

ALBERT.

(*Sévèrement.*)

Que ce soit donc bientôt!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* CONSTANCE, *et sa*
femme de chambre.

FRÉMON.

(*Bas à son ami.*)

Pour ton argent, sais-tu que j'ai tremblé, Clairville?

CLAIRVILLE.

(*De même, bas.*)

Tais-toi donc! quel soupçon! Moi, j'étais bien tran-
(*quille.*)

FRÉMON.

(*À demi-voix.*)

La misère et l'orgueil mènent les gens si loin!

ALBERT.

(*Avec effort.*)

En vous quittant, messieurs, j'éprouve le besoin,

Malgré moi , d'avouer ma honte et ma folie ;...
J'ai mérité mon sort.. Mais.. ma pauvre Julie !
Doit-elle supporter les peines , les tourmens
Qui suivront les erreurs de ses faibles parens ?

(*A son oncle.*)

Non , vous êtes trop juste.. Elle vous était chère ;
Vous vouliez , ce matin , la traiter comme un père ,
L'enrichir de vos dons qui passaient par mes mains ,

(*D'un ton humilié.*)

Pour sauver ma fierté.. digne de vos dédains !...
Cette fausse fierté , mon oncle , je l'abjure.
Dans cet cœur oppressé , je sens que la nature
A retrouvé ses droits étouffés en un instant... (fant!
Je ne veux rien pour moi ,.. mais sauvez mon en-

FRÉMON.

(*Tout bas , en poussant Clairville du coude.*)
Ceci vaut déjà mieux !

AUGUSTE.

(*S'avançant avec chaleur vers Albert et lui pre-
nant la main.*)

Ah ! sur sa destinée

Rassurez-vous , monsieur , Julie abandonnée !
Grand Dieu ! lorsque je puis lui consacrer mes
(*Timidement à Clairville.*) (jours !

Mon père ,.. à vos bontés votre fils a recours ;
L'opulence , au bonheur est-elle nécessaire ?

FRÉMON.

(*Avec une colère affectée.*)

On vous avait prescrit , jeune homme , de vous
CLAIRVILLE. (taire.
Sans doute !

JULIE.

(*D'une voix émue à Auguste.*)
Oubliez-moi ;.. recevez mes adieux.

Je dois à mon malheur de connaître encor mieux
(*Avec un espoir.*)

Vos nobles sentimens... Il ne m'est plus possible..
D'y répondre!..

CLAIRVILLE.

(*Bas à Frémon.*)

Abrégeons cette scène pénible ;
Elle me fait grand mal !

FRÉMON.

Allons donc ; j'y consens.

(*Ici l'on entend du bruit dans la chambre de Constance, avec ces mots prononcés vivement à très haute voix.*)

CONSTANCE.

Monsieur ! monsieur ! rendez.

FRÉMON.

Mais !. qu'est-ce que j'entends ?

CONSTANCE.

(*Sortant l'écrin à la main.*)

Ah ! quelle trahison !.. Confiance fatale ,
Qui m'a fait l'instrument d'une ruse infernale !

ALBERT.

Qu'avez-vous ?

CONSTANCE.

Casaldi !. Pour louer ces bijoux..

(*Geste violent d'Albert.*)

J'avais pris.. sur l'argent.. Je le croyais à nous !
Et maintenant Frangin dit qu'on veut le surpren-
Qu'on a changé l'écrin !.. (*dre ;*)

ALBERT.

L'on ne veut rien vous rendre ?

Voilà le dernier coup qui m'attendait ce soir!

CONSTANCE.

(*Tombant à genoux.*)

O mon ami ! pardonne et vois mon désespoir !
Trompant ma vanité , le fourbe trop habile
A l'abri du soupçon ,.. peut s'éloigner tranquille...
Et me charge en partant de son crime avéré!

ALBERT.

(*D'une voix étouffée.*)

Oui , vous êtes perdue !.. et moi déshonoré !

CONSTANCE.

Par pitié!...

ALBERT.

(*A Clairville.*)

Laissez-moi !. Monsieur, je vous proteste
Que vous ne perdrez rien , si tout ce qui me reste
(*A sa femme tout bas.*)

Peut m'acquitter !.. Sinon vous n'auriez plus d'é-

CONSTANCE.

(poux!

Grands dieux !.. Écoutez...

ALBERT.

Non !. Messieurs, je suis à vous.

(*Il se jette dans sa chambre au moment où chacun
veut le retenir, et en ferme la porte.*)

CONSTANCE.

(*Tombant dans un fauteuil.*)

Ah!...

CLAIRVILLE.

Calmez-vous, madame. Ici tout nous indique
Ce qu'il faut croire..

FRÉMON.

(*A part.*)

Eh oui !. Ceci tourne au tragique.

CONSTANCE.

Quel horrible tourment!

CLAIRVILLE.

Frémon, je n'y tiens plus!
Sacrifions plutôt quelques milliers d'écus
Pour sécher tous les yeux! Cette perte est légère....

AUGUSTE.

Votre cœur s'est ému;... je reconnais mon père!
La générosité fait entendre sa voix.

CONSTANCE.

(Toujours les yeux fixés sur la porte d'Albert.)
Que je souffre, ô mon Dieu!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR; *il arrive en courant, s'arrête en jetant un coup d'œil autour de lui sur tous les personnages.*

ARTHUR.

J'arrive à temps, je crois.
Ma visite en ce lieu peut sembler indiscreète;
Mais, pour m'y remonter, j'ai mon excuse
(S'adressant à Constance. Récit très rapide.) (prête.
Madame, grâce à moi, vous n'avez rien perdu.
Au tour de Casaldi je m'étais attendu...
A peine il franchissait le seuil de votre porte,
Qu'un de mes bons amis, un coquin, mais n'importe,
Endoctriné par moi, l'insulte sans raison,
Le force à résister; bref, agit de façon
Qu'attirant sur ce point la foule qui s'assemble,
Il fait tant et si bien, qu'on les arrête ensemble.
Il entrait dans mon plan que le fourbe surpris
Ne pût se dessaisir des objets qu'il a pris;
Car l'écrin le gênait on ne peut davantage;

Aussi commençait-il à changer de visage...
J'arrive alors ; prenant parti pour l'opprimé,
Je feins de le défendre, et l'intrigant charmé,
De peur de l'examen qui bientôt le menace,

(En riant.)

Me glisse dans la main l'écrin qui l'embarrasse,
Trop content de sortir d'un pas si hasardeux,
En croyant partager l'écrin entre nous deux.

(Avec une jactance de probité.)

Ah ! qu'il me jugeait mal !.. Je n'ai point de fortune,
Mais ce n'est pas ainsi que je veux m'en faire une !
Je suis récompensé, si ma bonne action
M'obtient de monseigneur... quelque protection !

(Il salue jusqu'à terre Clairville.)

TOUT LE MONDE.

Monseigneur !

CLAIRVILLE.

(Avec noblesse à Arthur.)

Il suffit.

ARTHUR.

Pardon, je me retire.

(Il donne l'écrin à Frémon et sort.)

CLAIRVILLE.

(D'un ton protecteur.)

On prendra soin de vous.

CONSTANCE.

(À part.)

Monseigneur ! Qu'est-ce à dire ?

FRÉMON.

Apprenez donc...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT, *sortant de sa chambre, un papier à la main.*

ALBERT.

Clairville, acceptez ce papier ;
C'est un contrat de rente, à moi ; c'est le dernier !
J'achève, en le cédant, ma ruine complète,

(Avec satisfaction.)

Mais mon honneur est sauf.. et j'acquitte ma dette !
S'il ne me libérait de tout ce que je dois,

(Souriant.)

Messieurs,.. vous m'eussiez vu pour la dernière fois.

CONSTANCE.

(Joignant les mains.)

O ciel !

ALBERT.

Le calme, enfin, est rentré dans mon âme

(A sa femme froidement.)

Avec ma fermeté, Nous nous quittons, madame.

CONSTANCE.

Vous me quittez ?

JULIE.

(Avec effroi.)

Mon père !

ALBERT.

(Plus froidement.)

Il faut nous séparer.

Allez chez votre mère ; allez y déplorer

Vos torts et mes malheurs!.. Loïn de votre présence,

Votre époux va chercher une obscure existence,

(A Julie.)

Conforme à son destin.. Pour toi, ma pauvre enfant,
J'implore les bontés d'un oncle bienfaisant,

Et dont mon triste sort doit fléchir la colère !
C'est lui qui désormais te tiendra lieu de père,..
De ce titre sacré je cède les pouvoirs...

(Avec le sentiment d'une profonde douleur.)

Il ne m'est plus permis d'en remplir les devoirs !
(Il cache son visage dans ses mains, Julie va à lui. Tout le monde est ému.)

CLAIRVILLE.

(S'écriant.)

Assez, assez, Frémon !

FREMON.

(Attendri à son tour.)

Eh bien ! romps le silence !

Allons ! que monseigneur signale sa présence..

AUGUSTE.

Que dit-il ?

CLAIRVILLE.

De quel poids mon cœur est soulagé !

(Avec effusion, en prenant les mains à Albert.)

Mon ami,.. c'est en mieux que ton sort est change.

Aurais-je de sang-froid contempné ta détresse!..

Ton noble dévouement rachète ta faiblesse ;

Tes regrets et surtout ta dernière action

Te rendent mon estime et mon affection.

(Souriant.)

Le directeur nouveau t'éloigne de ta place ;

Mais bien loin, mon ami, d'être dans sa disgrâce,

Apprends qu'ates bureaux s'il t'enlève aujourd'hui,

C'est pour te rapprocher encor plus près de lui !

Bref ! c'est moi qu'on a fait baron de Rosefeuille !

Et directeur...

ALBERT.

Qui, vous ?

CLAIRVILLE.

Oui, sans que je le veuille !

(197)

Et peut-être le ciel, prévoyant les chagrins
Qui me sont réservés dans mes nouveaux destins,
Par compensation, m'accorde-t-il d'avance
De servir un ami la douce jouissance,
De voir dignes de moi ceux que je rends heureux,
Et d'accomplir enfin le plus cher de mes vœux!

(*Il unit les mains d'Auguste et de Julie.*)

ALBERT.

Quoi!...

AUGUSTE.

Julie! est-il vrai?

JULIE.

Cher Auguste!.. O ma mère!

CONSTANCE.

Ma fille!

FRÉMON.

(*Bas à Constance avec un regard malin.*)

Vous serez admise au ministère!

CONSTANCE.

Mon oncle!.. quel discours après cette leçon!

FRÉMON.

(*La voyant prête à pleurer.*)

Paix!....

(*A Albert.*)

Reprends tes papiers..

ALBERT.

Moi les reprendre! non?

Il manque à ce dépôt...

FRÉMON.

Plus rien! pas une obole!

L'écrin est de retour, oui, crois-moi sur parole.
Et pour le prouver mieux, c'est qu'en les unissant

(108)

(*A Julie.*)

J'achète la parure, et je t'en fais présent !

JULIE.

(*Avec vivacité.*)

(*telle !*)

Non, mon oncle ! oh ! jamais je n'en voudrai de
J'ai de tout ce qui brille une frayeur mortelle !

FRÉMON.

(*Souriant.*)

C'est trop dire ! espérons que cela passera :

(*D'un ton sévère à Constance, qui cache son vi-
sage sur le sein de son mari.*)

A votre fille, au moins la leçon servira !

FIN.